N° 146 1er Novembre 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'intimité du Ciel

I. — Voir Dieu face a face

« La Charité ne finira pas, écrit saint Paul, pas même lorsque les prophéties s'anéantiront..., que la science sera détruite. Car c'est imparfaitement que nous connaissons, et imparfaitement que nous prophétisons. Mais, quand viendra ce qui est parfait, alors s'anéantira ce qui est imparfait... Nous voyons maintenant à travers un miroir, en énigme; mais alors, nous verrons face à face. Maintenant, je connais imparfaitement; mais alors, je connaîtrai aussi bien que je suis connu moi-même (1). »

Voir Dieu « face à face » c'est le voir intuitivement, pénétrer au cœur de son essence même. De cette vision, saint Paul nous dit que le langage humain est impuissant à l'exprimer (2); car elle dépasse tout ce que l'œil peut voir, l'oreille entendre et le cœur désirer (3).

(1) I Cor., III, 8-12.
(2) II Cor., XII, 2-4.
(3) I Cor., II, 9.

Saint Jean nous rappelle « quel amour nous a témoigné le Père pour que nous soyons nommés et que nous soyons en réalité fils de Dieu (1) ». Cette filiation ne se conçoit qu'avec Jésus-Christ, par une participation de sa propre filiation et de son droit à l'héritage du Père. « Mes bien-aimés, nous sommes maintenant fils de Dieu et ce que nous serons un jour n'apparaît pas encore. Nous savons que lorsque cela paraîtra nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est (2). »

Nous verrons donc Dieu face à face, intuitivement.

Mais, est-ce concevable, est-ce pensable?

Il ne s'agit pas de connaître Dieu avec notre raison naturelle, comme Créateur et Providence du monde; ni de connaître quelque chose de Lui « en reflet », dans le « miroir » de la Foi. Celle-ci n'aura plus de raison d'être quand viendra la vision faciale. Aucun droit de notre nature n'appelle cette connaissance immédiate de Dieu. Aucune possibilité naturelle n'y peut prétendre.

Et pourtant, que Dieu en vienne à ce prodige de se faire voir à ses élus, tel qu'il est, c'est bien dans la logique toute aimante de sa bonté. Car il a voulu qu'entre Lui et nous se réalise parfaitement l'amitié.

Or, l'amitié consiste à vivre dans une réciproque intimité. De l'ami à l'ami, c'est la connaissance expérimentale et profonde de la vie et de la personnalité. Ce besoin d'ouverture totale est le charme et l'exigence de l'amitié : c'en est l'affirmation certaine. Est-ce que des amis ne se

(1) I Ep., III, 1-2.

(2) *Ibid.* — Sans doute, dans le contexte, il s'agit de la vision de Jésus-Christ. Mais étant donné que nous jouirons de tous les privilèges du Christ, que nous serons semblables à lui, cohéritiers avec lui, cette similitude nous permettra d'atteindre Jésus dans le plus intime de sa réalité divine; par conséquent nous verrons Dieu comme le Christ voit Dieu.

confient pas mutuellement leurs secrets, tout ce qu'il est possible d'exprimer des pensées, des sentiments, des soucis, des desseins, des peines, des joies, de tout?

Cette compénétration des âmes s'accomplit par une connaissance de plus en plus intime. L'amitié s'affirme, d'abord, par le besoin de présence, qui est une première prise de connaissance. Puis, l'amitié se fait attentive : elle regarde, écoute, contemple; à travers l'activité la plus vivante de l'ami, elle s'efforce de scruter le dedans, l'animation intérieure de la personnalité dans ce qu'elle a de plus profond. Sur ce besoin de connaissance intime, unique et absorbante, l'amitié fait fleurir la confidence, l'échange des paroles, de ces paroles qu'on ne dit qu'à l'ami et qui voudraient tout dire; car, dans cette conversation des âmes, on livre tout ce qu'on est. Lorsqu'on se trouve en face de gens indifférents, on ne fait que causer superficiellement sans rien exprimer de soi. Mais, un ami, on veut l'entendre parler de lui et tout savoir de lui. On veut lui parler de soi et ne rien lui cacher. Se connaître ainsi, dans une sorte de transparence, telle est la réalisation vivante de l'union amicale. Alors, les amis sont l'un dans l'autre et ne font plus qu'un.

Il en sera de même dans la vision béatifique. Nous verrons Dieu, dans une connaissance immédiate et une éternelle intimité. Car, Dieu n'a pas voulu la seule manifestation de lui-même à travers les perfections des êtres créés; mais la révélation de son essence même, dans une confidence amicale, qui ouvrira, tout grands, ses secrets.

Cette confidence n'a encore qu'un écho lointain dans la révélation des vérités de la foi; et cela suffit déjà pour qu'ici-bas notre amitié se noue et applique notre contemplation à entrevoir obscurément quelque chose des intimités de Dieu. Mais, Dieu a désiré davantage pour son amitié et pour la nôtre. Il nous accordera la vision face à

face de lui-même, la connaissance de ses secrets, dans une confidence inédite et insatiablement répétée.

II. — La Lumière de gloire

Puisque Dieu veut une vie d'éternelle amitié avec nous, il n'est donc pas inconcevable qu'il nous prédestine à le connaître en lui-même. Mais notre intelligence est-elle capable de voir Dieu face à face? Le mode d'être de Dieu dépasse tout mode d'être créé. Dieu est infini, sans limites; l'être créé est fini, limité. D'autre part, nous ne connaissons les choses que par l'entremise des idées, idées finies, représentatives d'êtres finis, par conséquent incapables de nous apporter une connaissance adéquate de l'Être infini : Dieu seul est à niveau de lui-même pour se connaître. Sa déité dépasse tout et n'est en dépendance de rien. Son mode de connaître est donc transcendant, inaliénable. Et pourtant, il ne répugne point que Dieu, par une lumière surnaturelle, fortifie et surélève notre intelligence au point de nous faire participer à la vision immédiate de son essence.

Certes, nous ne saurions prétendre nous élever, par la force naturelle de notre esprit, à pareille connaissance. Toutefois, bien que créée et finie, notre intelligence est en possibilité passive, d'être élevée à la participation de la vision de Dieu. Elle est de nature spirituelle et capable de connaître tous les êtres créés et de les connaître précisément en tant qu'ils sont de l'être et appartiennent à l'être. Or, l'essence divine, telle qu'elle est en soi, est de l'être, éminemment supérieur, sans doute, à l'être créé; mais, pour aussi sublime que soit cette essence, c'est toujours de l'être et rien que de l'être. Puisque notre intelligence, étant immatérielle, connaît l'être des choses créées, est-il donc impossible que la toute-puissance

l'élève à connaître tout être et l'Être même de Dieu?

Si l'être même de Dieu n'est pas l'objet propre et connaturel de l'intelligence créée, il en devient, par cette élévation surnaturelle, l'objet extensif. L'amitié sait faire des merveilles quand il s'agit de béatifier l'être aimé. Dieu a accompli la merveille de nous béatifier de sa propre béatitude, de nous associer à cette vision de lui-même, par l'éblouissement de « la lumière de gloire ». Que sera cette « lumière de gloire »? La concevra-t-on comme la vision que Dieu a de lui-même, vision qui, par un mystérieux écoulement de son esprit dans le nôtre, se substituerait à notre propre vision et ainsi nous ferait voir Dieu? Mais, s'il en était ainsi, ce serait plutôt Dieu qui, par son intelligence, se verrait; mais nous, par nous-mêmes, nous ne le verrions pas. Or, ne faut-il pas, pour le ravissement de notre amitié, que nous le voyions nous-même, par un acte vital de notre intelligence, par une saisie réellement effectuée par notre esprit? Eh bien, oui, nous serons mis en activité personnelle de voir Dieu, de même que, par la charité, nous serons mis en activité personnelle d'aimer Dieu. La vision viendra de notre intelligence surélevée par la « lumière de gloire ».

Mais notre esprit, ainsi surnaturellement éclairé, ne verra pas Dieu à travers une idée qui nous le représentera. Nous l'avons déjà dit : Dieu infini ne peut se rapetisser à la taille d'une idée. Est-ce qu'un verbe mental d'ordre créé pourrait jamais devenir l'expressive similitude de l'Être incréé? Ce n'est point par l'intermédiaire d'une idée, mais immédiatement que Dieu se voit. Dans la vision béatifique, il nous fera imiter la manière dont il se connaît lui-même. Nous ne verrons pas Dieu à travers une représentation de ce qu'il est; nous le connaîtrons par un mode tout à fait inusité, auquel nulle intelligence créée n'est habituée et qui n'a de comparable que

la façon dont Dieu se connaît : nous le verrons intuitivement.

L'analogie humaine la plus expressive, peut-être, bien que fort imparfaite, de la vision béatifique, c'est la connaissance amicale. Celle-ci semble procéder par intuition directe beaucoup plus que par représentations d'idées. Lorsque nous aimons, après une longue expérience dans la mise en commun des vies, l'échange amical répugne aux discours : les amis se comprennent presque sans paroles, par une sorte de divination et de toucher des âmes. On ne parle guère, on ne parle plus, tant les mots semblent inadéquats, inexpressifs, trop courts. Le silence devient plus éloquent. La traduction en phrases de nos sentiments serait plutôt une barrière empêchant la communion profonde; et c'est à l'instant de ces mystérieux silences, si pleins de certitude et de ferveur, que s'affirme la totale et parfaite harmonie. La vision béatifique mettra notre amitié en extase : elle sera une intuition directe, une sorte de toucher intellectuel immédiat, une prise à vif de l'essence divine.

III. — Vision intuitive et incompréhensibilité de Dieu

Par le secours de la « lumière de gloire », nous verrons Dieu intuitivement, sans verbe mental interposé. Mais, verrons-nous tout l'infini de Dieu? N'est-il pas « incompréhensible »? Son mode d'être infini n'empêche-t-il pas, radicalement, qu'un esprit fini, même aidé de la « lumière de gloire », puisse jamais l'atteindre?

Sans doute, nous verrons Dieu en lui-même : sa divine essence, qui est une et simple, sera l'objet terminal de cette vision. Mais, nous ne connaîtrons pas Dieu jusqu'à épuiser totalement tout ce qu'il comporte de connaissa-

ble, aussi bien en Lui-même que dans toutes les possibilités de ses actions libres. Puisqu'il est infini dans l'être, il l'est aussi dans l'intelligibilité, à l'endroit de ces êtres finis que nous sommes. Et ainsi, notre amitié se tiendra en haleine de connaître toujours plus intensément l'inépuisable beauté de l'essence divine. Le ravissement de connaître un ami, dans son âme et dans son cœur, de le connaître sans lassitude et de plus en plus profondément, nous fait soupçonner la joie de cette vision d'amitié éternelle qui, fixée sur Dieu, n'épuisera jamais tout ce qu'il y a en Lui d'intelligible et de connaissable.

La difficulté est ici de concilier ces deux choses qui semblent s'opposer : d'une part, la vision intuitive, et, d'autre part, l'incompréhensibilité de Dieu. Nous n'avons que certaines analogies pour empêcher notre esprit de se heurter à cette apparente contradiction. Par exemple, nous apercevons quelqu'un de loin et nous le reconnaissons; mais, nous ne voyons pas, de lui, les particularités que nous découvrirons en l'approchant. Nous pouvons donc voir quelqu'un sans le voir totalement. — Nous écoutons une symphonie et nous l'entendons tout entière; mais, au point de vue de la science musicale, la connaissons-nous aussi parfaitement que le compositeur? — Nous acceptons les premiers principes de l'intelligence spéculative et pratique; mais entendons-nous ces principes et toutes leurs virtualités aussi bien que le métaphysicien ou le moraliste? — Enfin, pour revenir, encore une fois, à la comparaison de l'amitié — et la vision béatifique sera la vivante réalisation d'une éternelle amitié — admettra-t-on que, connaissant un ami par les confidences répétées les plus sincères et les plus totales, on le connaîtra autant qu'il se connaît? Nous avons, chacun, un mode propre et tout individuel de nous connaître, que nous ne pouvons pas, quoique nous en voulions, trans-

mettre intégralement, même à un ami, à qui d'ordinaire nous disons tout; et c'est là, parfois, une souffrance vivement ressentie! Les amis se comprennent-ils toujours, même quand ils veulent s'entendre à fond? Seraient-elles imperceptibles et insoupçonnées, les nuances demeurent, ne pouvant pas plus se réduire que s'exprimer!

Dieu est nécessairement *autre* que nous, plus autre que tout autre, même dans la fusion de la charité céleste. Il est infini, et nous, unis à Lui dans l'amour le plus absolu, nous restons finis. Dieu est excellemment solitaire, unique à se connaître comme il en est capable, unique à s'aimer comme il en est digne.

IV. — Inégalités dans les degrés de la vision intuitive

Il y a chez les élus divers degrés dans la vision béatifique, soit en intensité, soit en extension; et cela à cause de la diversité des mérites et des degrés de la Charité. La lumière de gloire sera « infusée », plus ou moins grande, dans l'intelligence des béatifiés.

Cette inégalité ne vient pas d'une différente capacité intellectuelle. Elle est effectuée par la parfaite justice distributive de Dieu qui proportionne au degré de charité de chaque élu la puissance compréhensive de la « lumière de gloire ». Ici encore, l'analogie de l'amitié vient à notre aide pour éclaircir cette difficulté.

Quel est le désir de la Charité? C'est celui de tout amour, savoir : connaître l'être aimé. La charité surnaturelle, amitié sans pareille, a donc, dans son fonds, l'avide désir de s'unir à Dieu en le connaissant tel qu'il est. Or Dieu, dans sa sagesse, égalise cette connaissance au désir de le voir, et l'intensité de ce désir correspond au plus ou

moins de charité. Car, Dieu entend tenir compte de la spontanéité de notre amour. Pour nous béatifier, il nous donne juste ce qu'exigent notre appel et notre volonté d'union.

Comprenons cela par notre expérience de l'amitié. Nous nous confions à nos amis dans la mesure où nous unit une affection commune. Cela se fait spontanément, et sans calcul. Les sympathies qui nous visent ont plus ou moins d'empressement. Il y a des gens qui nous supportent. Il y en a qui se plaisent à parler avec nous. Quelques-uns recherchent notre conversation et insistent pour des présences plus rapprochées. Certains s'intéressent davantage à notre vie. Quelques-uns ne croient pas pouvoir se passer de notre âme; ils ont besoin de suivre notre vie et de nous confier la leur. Enfin, il y a les rares intimes, ceux qui ne sont jamais rassasiés de la confidence ni de la présence.

De fait, nous répondons différemment à ces degrés inégaux d'amitié : nous leur proportionnons le don de nous-même et la connaissance de nous-même. Allons-nous tout dire à ceux qui, seulement, sympathisent de loin avec nous? Jetterons-nous des confidences totales et uniques à ceux qui n'en demandent pas tant?

Dans la Charité pour Dieu, ici-bas, nous rencontrons les degrés les plus divers; car les amis de Dieu emporteront au Ciel la même charité qu'ils lui auront donnée sur la terre. Il en est qui l'aiment tout juste pour ne pas l'offenser gravement; d'autres pensent davantage à lui. Enfin, il y a les intimes, ceux qui ont donné leur cœur, leur vie, leur loyal service : l'entière et absolue fidélité.

Un pécheur a passé sa vie dans l'iniquité; il a tout aimé, sauf Dieu; mais il meurt avec repentir, après avoir retrouvé la grâce et une charité suffisante pour le salut. Dieu va-t-il lui donner une vision aussi intime qu'à celui

qui n'a vécu que pour lui? Quand ce ne serait pas la Sagesse, ce serait la Justice qui réclamerait, au ciel, des degrés différents dans la connaissance de Dieu, degrés correspondant aux degrés divers de la Charité.

Cependant, malgré ces différences, chaque élu sera dans une complète béatitude. N'est-on pas heureux à la mesure de son désir et pour autant que ce désir est satisfait? Les élus qui auront été moins aimants recevront une capacité de voir Dieu moins grande que celle des plus aimants, mais qui, tout de même, les comblera.

Ne parlons pas d'une jalousie possible, de la part des élus moins élevés en gloire. Nous sommes jaloux lorsque nos désirs ne sont pas satisfaits et que le bonheur des autres semble ravir une part du nôtre. Mais au ciel tous les désirs seront comblés. D'ailleurs, les béatifiés ne songeront qu'à applaudir à la volonté de Dieu, et tous accueilleront la parfaite équité d'une distribution admirablement mesurée aux mérites de chacun. Au surplus, le ciel ne sera-t-il pas le triomphe de la charité fraternelle et de la concorde des âmes? Laquelle de celles-ci pourrait, en aimant Dieu, ne pas être heureuse du complet bonheur de ses compagnes de gloire?

V. — Ce que nous verrons de Dieu

Que verrons-nous de Dieu?

Nous le connaîtrons dans son essence et ses attributs. Certains théologiens se demandent s'il serait possible que nous vissions Dieu dans son essence et pas dans ses attributs. Question oiseuse. Car, d'abord, Dieu est absolument simple et indivis; son essence et ses attributs ne font qu'un. Et puis, oubliera-t-on que la vision béatifique est une vision d'amitié, par laquelle Dieu satisfait le

désir de notre charité qui appelle de connaître Dieu tout entier? Dieu doit y répondre par l'ouverture totale de tout ce qu'il est; mais évidemment dans les limites d'une connaissance possible à une intelligence finie, même glorifiée. Dans nos amitiés de la terre et à l'heure des confidences, est-ce que nous ne livrons pas tout ce que nous pensons et aimons, toute notre pauvre vie?

Dieu nous découvrira sa vie intime et ses perfections. Mais quelle est la vie de Dieu? Que verrons-nous de Lui, avec ce regard d'amitié, avec cette admiration et ce transport de l'amour parvenant au comble de ses vœux? Car, la vision béatifique n'est pas une vision froide et abstraite, une sorte d'échappée sur l'infini, c'est la vision d'un être aimé par un être qui aime avec l'expression de joie exaltante qu'engendre une telle présence.

Que dire de ce mystère? Notre raison naturelle est muette devant lui. Notre foi nous la propose en vues énigmatiques et fragmentaires. Nous ne pouvons en soupçonner que de pâles et faibles aperçus, combien distants de la béatifiante réalité!

Dieu est un être, puisqu'il est principe de tout ce qui est. Tout être agit et, parce qu'il agit, produit quelque chose. Dieu est un esprit. Il agit donc, comme un esprit, par l'intelligence et la volonté. Connaître Dieu dans sa vie intime, c'est donc le connaître dans l'activité de sa pensée et dans l'activité de son amour.

Dieu pense, non pas comme nous, avec des idées successives, limitées et liées ensemble. D'un seul coup, l'esprit de Dieu engendre une pensée égale à lui-même et qui le représente tout entier en épuisant tout l'infini intelligible qui est en lui. Pensée infinie, elle aussi, pensée unique et qui reste, éternellement, devant Dieu comme une représentation exacte de lui-même. Et ce verbe va jusqu'à être une personne, nous affirme la foi. Dieu pense

et il se voit, dans sa pensée, comme dans une autre personne, figure de sa substance. Dieu est Père, puisqu'en se contemplant il engendre son Verbe, personnellement distinct de lui, mais consubstantiel à lui, dans l'unité de la nature divine.

La génération du Fils épuise-t-elle toute la fécondité de l'activité spirituelle de Dieu? Non. Dieu non seulement pense; il aime. Du regard coéternel qui s'échange entre le Père et le Fils, naît un autre terme de relation, procédant de l'un et de l'autre, réellement distinct de l'un et de l'autre, élevé — la foi nous l'enseigne — à la personnalité du Saint-Esprit.

Ici-bas, par la foi, nous savons obscurément que Dieu est un en trois personnes; mais, au ciel, nous verrons la fécondité de cet être divin, unique en sa vie, et pourtant rayonnant en ces palpitations infinies d'une pensée et d'un amour personnifiés. Nous assisterons à la génération du Verbe, splendeur du Père, à la spiration du Saint-Esprit, fournaise d'amour, terme d'union et de diffusion du Père et du Fils. Si, en ce monde, il n'y a pas de plus grand spectacle que la vision d'une âme, dans la beauté de ses pensées saintes et dans la tendre délicatesse de ses sentiments, pourrons-nous concevoir quelque chose de plus grandiose que de contempler l'épanouissement, en Dieu, de sa pensée et de son amour?

Nous converserons avec Dieu, contemplant ce qu'il voit dans son Verbe. Nous serons associés à ce qu'il aime, emportés dans le torrent de la charité, brûlés par cet amour de l'Esprit qui lie le Père et le Fils. Évidemment, nous ne deviendrons pas Dieu : l'infini et le fini ont toujours, entre eux, le vertigineux abîme. Dieu, unissant sa vie à la nôtre, demeure infranchissable dans son essence; mais, nous en serons aussi proches que possible, puisque nous serons présents à cette activité de Dieu qui,

dans le jaillissement de l'éternelle pensée et de l'éternel amour, se termine à la Trinité des Personnes.

Voyant Dieu dans son activité essentielle, nous verrons s'en diffuser ses perfections. Nous verrons sa toute-puissance dans ses merveilles créatrices, sa justice dans la sagesse de ses rigueurs, sa bonté dans les prodigalités de sa miséricorde, sa sainteté dans sa pureté absolue, sa perfection de bien souverain ayant un droit imprescriptible à être aimé par-dessus tout.

Parmi ces attributs de Dieu, notre admiration s'arrêtera tout particulièrement sur celui qui nous intéresse au premier chef : la puissance créatrice. Dieu, qui se suffit à lui-même, agit pourtant en dehors de lui par la création. Nous verrons ce dernier acte, si inconnu à notre expérience, si approprié à Dieu seul, et nous ne nous lasserons pas d'en suivre les incessantes productions, surgies du néant et peuplant sans cesse le monde de nouvelles beautés. Nous saurons que Dieu crée par une volonté entièrement libre, par affirmation de pure bonté, et que tout ce qui existe, des créatures spirituelles ou de l'univers matériel, a son existence et son activité continuellement suspendues à sa toute-puissance.

Au surplus, nous contemplerons la pensée et les sentiments de Dieu dans ce qu'on pourrait appeler sa seconde création : l'élévation de l'homme à l'ordre surnaturel, la prédestination à la vie en Dieu. Nous connaîtrons le secret de cette magnificence d'amour qui, au-delà de tout droit, nous appelle à l'union éternelle. Nous comprendrons le plan de la Rédemption, dans la condescendance d'un amour qui n'a pas voulu abdiquer même devant le mépris. Nous assisterons au plaidoyer formidable de la miséricorde de Dieu et de sa justice, devant le refus de l'homme aux avances divines. Nous aurons la pleine intelligence de Jésus-Christ, de son cœur, de sa volonté

rédemptrice, de son martyre sur la Croix, de la sainteté de son Église, continuatrice de son œuvre, interprète de sa parole et gardienne de ses sacrements.

*
* *

Telles sont les perspectives que nous promet la vision béatifique : elle nous livrera les secrets de Dieu. Notre Charité sera donc exaucée dans son désir : être uni à Dieu, en le connaissant intimement.

Notre foi vive songe-t-elle assez souvent à ce que le ciel nous prépare? Ici-bas, nous sommes heureux dans l'attente de retrouver nos amis absents. Nous les appelons, nous les attendons, nous espérons les revoir, les entendre, encore et toujours. Au ciel, l'Ami nous attend pour la confidence intarissable et la présence immortelle. Que cet espoir nous console au milieu des duretés de l'existence. La mort nous sera un « gain ». Elle le sera pour ceux que nous aimons ici-bas : la menace de leur mort nous arrache le cœur et tarit notre vie, alors que, pour eux comme pour nous, nous devrions, dans une foi joyeuse et ressaisie, bénir le jour de la délivrance et nous réjouir de savoir proche cette intimité de l'amitié divine dont les embrassements ne se relâcheront jamais.

Paris.

Fr. H.-D. Noble, O. P.

Par-dessus toutes choses

(*Fin*)

Jésus rencontre un homme et lui dit : « *Suis-moi.* » *Celui-ci répondit :* « *Seigneur, permettez-moi d'aller auparavant ensevelir mon père* ». *Mais Jésus lui dit :* « *Laisse les morts ensevelir leurs morts ; pour toi, va annoncer le royaume de Dieu* ». *Un autre lui dit :* « *Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez-moi d'aller auparavant faire mes adieux à ceux de ma maison* ». *Jésus lui répondit :* « *Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu* » (1).

Ceux-là voulaient bien suivre Jésus, ils l'aimaient, ils ne lui préféraient ni leur repos, ni leur plaisir, ni leur intérêt, ni leur gloire. Mais ils croyaient avoir d'abord des devoirs à remplir envers les leurs, de légitimes affections à satisfaire. Certes, il faut aimer ceux que Dieu nous a donnés pour que nous partagions entre eux notre cœur et notre vie. Mais, au-dessus d'eux, c'est Dieu qui est le Père et le Maître. C'est pour lui, en lui, que nous devons les aimer — non pas contre lui.

C'est pour lui qu'il faut les servir, vers lui qu'il faut les mener. Si Dieu les appelle, ils sont à lui avant d'être à nous. Si Dieu nous appelle, nous sommes à lui avant d'être à eux. Les retenir, nous accrocher à eux, c'est les arrêter, c'est nous immobiliser ensemble sur le chemin qui mène à Dieu. Qui ne comprend que le soldat doit

(1) Luc, IX, 59, 62.

quitter sa mère, sa femme et son enfant à l'appel de la patrie? Comment donc en est-il tant qui trouvent si monstrueux que l'on quitte tout pour répondre à l'appel de Dieu? Dieu n'est-il pas plus grand que la Patrie?

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et de toute ta force. C'est là le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même (1). — Jésus ne dit pas : « comme Dieu », mais *comme toi-même*, et semblablement, c'est le Seigneur que tu aimeras pour lui au-dessus de tout.

Aimer les siens comme soi-même, c'est vouloir pour eux, comme on le veut pour soi, ce qu'il y a de meilleur. Or, il faut auparavant l'avoir trouvé, ce meilleur. C'est pourquoi Jésus ne dit pas d'abord : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, et après : « Dieu par-dessus tout ». Parce qu'il faut commencer par aimer Dieu de tout son être et le désirer comme le premier des biens, pour, ensuite, aimant les siens comme soi-même, le vouloir aussi pour eux avant tout bien, avant toute créature de ce monde, avant soi-même. Si ce n'est pas Dieu que l'on aime le premier, rien n'est plus dangereux que d'aimer les siens comme soi-même : c'est les vouloir tailler selon son médiocre patron, c'est chercher à leur imposer le misérable bonheur qu'on a convoité pour soi, c'est les disputer à tout ce qui est plus grand que soi.

Aimer son enfant comme soi-même, si l'on n'aime pas Dieu d'abord, cela signifie l'aimer *pour* soi-même. C'est cet amour-là qui mène le père à renier le fils parce que celui-ci fait de la philosophie quand il eût souhaité lui voir faire du grec, parce qu'il choisit une femme pauvre quand l'orgueil de son père l'eût voulue riche. Aimer

(1) Marc, XII, 30-31.

quelqu'un pour soi, cela aboutit immanquablement à le sacrifier à soi. Ainsi aime la mère qui empoisonne le bonheur de sa fille par ce perpétuel visage de sacrifiée qu'elle offre au jeune ménage, qui se fait contre lui, de ce bonheur même dont elle devrait se nourrir, un grief informulé mais toujours prêt, si bien qu'ils n'osent plus être heureux qu'en son absence, et, naturellement, redoutent sa présence. Ainsi aime la mère qui excite son fils contre sa belle-fille, le pousse à détruire leur foyer, à briser leur vie, avec cette arrière-pensée que, du moins, il lui reviendra, de nouveau il lui appartiendra. Et, de même, celle qui accepte de voir vieillir à ses côtés, flétrie sans avoir porté de fruit, éteinte sans avoir répandu de lumière, l'enfant que son égoïsme a vouée à son unique service, à son confort, à la satisfaction d'une tendresse plus crochue que les doigts d'Harpagon.

Est-ce là de l'amour? — C'est aimer comme on aime les pommes de terre frites, pour absorber, pour détruire. C'est un appétit; ce n'est pas un sentiment. Si c'était cela, aimer, alors il faudrait dire aussi que le loup aime l'agneau.

Aimer celui que nous aimons, non pas pour le dévorer, mais pour lui servir, pour le servir! — Or, quel plus grand service lui saurions-nous rendre que de le conduire jusqu'à Dieu, puis, l'arrachant de nous, de le donner à Dieu? *Nous ne saurions aimer notre prochain comme nous-mêmes, si nous ne lui procurons le bien que nous sommes obligés de nous vouloir à nous-mêmes, c'est à savoir, l'amour divin qui nous unit à celui qui est notre souverain bien* (1). Très chère âme, ce que je veux pour toi, c'est le bonheur! Vais-je donc t'immobiliser en moi,

(1) Saint Vincent de Paul, cité dans l'*Année Liturgique*, t. IV du Temps après la Pentecôte, p. 184.

et prétendre suffire à ce cœur que Dieu a fait pour le contenir? Vais-je follement espérer remplacer pour toi l'infini, moi, fugitif instant de la durée? Vais-je t'arrêter à cette clignotante étincelle d'amour que je suis quand tu aspires à Celui dont la flamme embrase le monde? Dieu me garde de nous condamner l'une et l'autre à si peu de chose, quand tout nous est promis! Prenons-nous par la main et partons ensemble. S'aimer, c'est s'aider vers Dieu, sachant qu'on ne se rejoint qu'en lui. C'est s'entraîner mutuellement, se soutenir, se pousser, se porter s'il le faut, ne point se quitter, certes! ne point se quitter avant d'avoir atteint ensemble Celui en qui l'on ne se quitte jamais plus.

Il ne faut pas s'y tromper : il n'y a pas que de vilains désirs et de basses amours qui nous arrêtent loin de Dieu, qui nous le cachent et nous empêchent de le recevoir. *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi* (1). Ce n'est pas seulement à la laideur et à la haine qu'il faut préférer Jésus, c'est aussi à toute beauté, à toute tendresse humaine, parce qu'elles ne sont que son ombre; elles nous indiquent qu'il n'est pas loin de là, et dans quel sens il le faut aller chercher; elles ne doivent pas nous retenir d'avancer vers lui. Leur préférer Jésus, cela ne veut pas dire les fuir, les mépriser, mais seulement aimer Jésus davantage. Cependant, si elles nous égaraient, si elles nous enlisaient en elles, il ne suffirait plus de les aimer moins que Dieu, il faudrait les rejeter : « *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme*

(1) Matthieu, x, 37.

et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (1). *Il faut avoir ses proches en haine à cause de Dieu*, explique saint Thomas, *à savoir s'ils nous détournent de Dieu* (2).

Et n'allons pas croire que cette obligation de renier tout amour qui vous immobilise au-dessous de Dieu ne soit que pour un petit nombre d'élus, — de monstres choisis, pensent les cœurs sensibles — spécialement aimés, et, comme tels, spécialement éprouvés par Dieu. Ce n'est pas aux seuls Apôtres désignés, cueillis par lui, que Jésus pose cette condition, ce n'est pas non plus à la seule petite troupe de ceux qui, déjà, se sont déclarés ses disciples : *Comme une grande foule cheminait avec lui, il se retourna et leur dit : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas...* » C'est à la foule, c'est au peuple entier, c'est à vous, c'est à moi, c'est à la mère de douze enfants comme à la religieuse, c'est à toutes les âmes! Il n'en est pas une qui soit exemptée de cette règle : aimer Dieu par-dessus toutes choses, — simplement parce que Dieu est plus grand et plus beau que tout, et qu'il n'est pas permis à l'homme d'arrêter sa recherche tant qu'il n'est pas sûr d'avoir trouvé le meilleur.

L'invité que l'on installe à la place du roi, parfois il est si beau, si noble, si richement vêtu, que l'on s'y trompe et qu'on ne soupçonne pas, devant tant de grandeur, que le véritable souverain puisse être resté à la porte.

Ces hôtes-là sont les plus dangereux : quand l'imposteur est vil, loqueteux et malpropre, il suffit d'un rayon de lumière pour qu'il soit démasqué et que l'on coure chercher celui dont il avait pris la place — à l'homme

(1) Luc, XIV, 25, 26.
(2) *Somme Théologique*, II[a] II[ae], 26, 2 (sed contra).

habité par de laides passions, il ne faut souvent qu'un éclair de lucidité pour reconnaître son affreuse erreur. Tandis que l'usurpateur au beau langage, tout habillé de vertu, il faut la pleine lumière du soleil pour déceler l'imperfection secrète qui le trahit et rejette le maître de la maison, désabusé, à la poursuite de l'hôte sans défauts.

La vraie foi, cependant, ne s'y trompe pas. A Chinon, au milieu des seigneurs en grand costume d'apparat, Jeanne d'Arc, amenée au pied du trône devant le comte de Clermont, le plus somptueusement paré, le regarde et *dit simplement :* « *Ce n'est pas le roi* ». Elle dit de même jusqu'à ce que Charles VII, comme aimanté par cette tranquille certitude hors du cabinet où il se cachait, se présente devant elle. Encore essaie-t-il de lui donner le change, et nie-t-il être le roi. Mais la foi voit clair sans lumière. « *En nom Dieu, gentil prince, lui dit-elle, c'est vous et non un autre* (1). »

Sachons comme Jeanne reconnaître notre roi, même s'il est au premier abord moins imposant, moins satisfaisant pour l'orgueil et le plaisir des yeux que son brillant substitut. N'allons pas grossir la troupe de ceux qui se détournent de Dieu pour se donner au premier de ses princes : le service de Dieu. — Il est beau de faire le bien, de soigner les malades, de secourir les pauvres, les affligés, de sacrifier sa vie aux autres; il est beau de faire le ménage de la maison du Bon Dieu, de donner à boire et à manger à ses enfants ! Mais il arrive que l'on éprouve une telle exaltation à voir devant soi le bien qui est son œuvre, tout visible et radieux aux yeux des hommes, que l'on se complaît et se perd dans cette contemplation, qu'on oublie dans la considération délectable de son travail le maître pour lequel il devait être fait. Dans cette

(1) *Sainte Jeanne d'Arc*, par le P. Petitot, pp. 121-122.

sorte d'engourdissement de la satisfaction de soi, on ne songe plus qu'il faut aller porter ce travail jusqu'aux pieds de Dieu, car il n'a de sens, il n'a de réalité, il ne commence à servir, qu'une fois remis entre ses mains.

Toute bonne œuvre, quelque belle et difficile qu'elle soit, si elle n'est portée au-dessus de tous et de tout directement à Dieu, elle est morte dans son germe, elle ne compte pas. Elle nous a fait plaisir, à nous et à ceux pour qui nous l'avons faite, mais c'est là toute son action et toute sa récompense. Encore n'est-il pas même sûr qu'elle ait été bonne pour nos obligés, car ce qui n'a pas Dieu pour principe et pour fin n'est ni utilisable, ni viable, et ne peut communiquer la vie ni à ceux qui le reçoivent ni à ceux qui le donnent.

— Vous ne me direz pas, vous écriez-vous, vous ne me direz pas que Dieu n'a pas reçu ce juste, cet homme de bien, qui n'a pas cessé de nous offrir le plus bel exemple de loyauté, de générosité, de vertu, qui a dépensé la plus grande part de sa fortune en institutions charitables, qui a voué sa vie entière à la bienfaisance, vous n'oserez pas me dire que Dieu l'a jeté en enfer uniquement parce que cet homme n'allait pas à la messe et ne proclamait pas à tous vents que c'était au nom de Dieu qu'il faisait le bien!

— Certes, je ne dirai pas cela, car je n'en sais rien. Dieu merci, ce n'est pas moi, ni vous, ni personne, qui sommes chargés de juger cet homme ni aucun autre! Nous n'avons point les éléments qu'il faut pour cela. Nul ne sait ce qui s'est passé dans cette âme, à la minute ultime où la miséricorde de l'Infiniment Bon lui a peut-être donné une dernière fois la faculté de choisir : ou de se remettre, de s'abandonner, de se démettre, ou de se refuser.

Mais je vous dis, je vous affirme avec toute la force

d'une conviction qui est la base même de la foi, qui est le premier degré de l'échelle d'amour, que si cet homme n'a pas enfin confessé Dieu — de cœur sinon de parole — s'il n'a pas consenti enfin à le regarder, à le reconnaître comme le Maître, le Bien souverain, la Beauté sans ombres, s'il ne l'a pas adoré comme tel — fût-ce en un éclair — et ne s'est pas renié lui-même devant son Seigneur comme nul et non existant, s'il n'a pas jeté au creuset du pardon et de la charité divine, comme misérables *balayures* à consumer, tout ce qu'il était, tout ce qu'il avait fait, Dieu ne l'a pas reçu, il n'a pas été sauvé.

Qu'y a-t-il de plus juste? En arrivant dans l'éternité chacun se voit donner pour jamais ce qu'il a préféré. Pour participer à la vérité, il faut l'avoir reconnue. Dieu ne force personne : pour voir la lumière, il faut avoir consenti à ouvrir les yeux; pour posséder l'amour, il faut l'avoir au moins une fois désiré. Si nous nous cachons de Dieu derrière nos belles actions, si nous aimons mieux les garder pour nous que de les lâcher pour l'avoir, lui, Dieu nous laissera seul avec nos belles actions pour nourriture, et il s'en ira combler de sa présence ceux qui ont besoin de lui avant toute autre chose et ne sauraient se satisfaire que de lui.

Et fussions-nous consacré au service de Dieu que notre seul travail ne saurait encore nous gagner Dieu, si nous le considérons comme manifestation et preuve suffisantes de notre amour. Il n'y a point d'autre preuve de l'amour que l'amour — c'est-à-dire la présence de toute l'âme aux pieds de qui l'on aime, la disponibilité absolue de tout l'être anéanti devant l'aimé. Il n'y a point de mandataire capable de représenter l'amour : il faut qu'il soit là lui-même, en personne. Et ses œuvres ne valent que si elles le suivent. Si elles le précèdent, elles l'empêchent d'arriver : *Tout ce que vous me donnez hors vous ne m'est rien,*

dit, dans *l'Imitation* (1), la Voix du Bien-Aimé, *parce que c'est vous que je veux, et non pas vos dons. Comme tout le reste ne vous suffirait pas sans moi, ainsi aucun de vos dons ne peut me plaire si vous ne vous donnez vous-même.*

Travailler pour Dieu sans le regarder, c'est l'aimer comme vous aimerait un ami qui aurait donné une fois pour toutes à un grand magasin l'ordre de vous envoyer chaque jour un cadeau, versant régulièrement l'argent nécessaire, et se jugeant par là complètement libéré de toute autre manifestation de tendresse envers vous.

Laissons donc Dieu tranquille avec nos pauvres cadeaux! Croyons-nous vraiment qu'il en ait l'usage, lui qui d'un souffle crée la rose, anéantit des mondes? — Nous nous sommes évertués à secourir les enfants de Dieu; c'est bien, c'est très bien, si c'est lui qui nous avait mis à cette besogne, et si nous l'avons faite *pour lui* — non pas pour faire un acte de vertu. Elle ne lui est agréable que si nous n'avons cessé en nous y appliquant de nous tenir dans son amour, sachant que ce que nous faisions n'était pas de nous, mais de lui, comprenant qu'il le fallait remercier de vouloir bien l'accomplir à travers nous — non pas attendant de lui des remerciements — et prêts à laisser tout pour courir sur un signe à ses pieds lui dire simplement : « Mon Dieu, je vous aime! »

Nos pauvres travaux, il les prend comme la maman prend en souriant la délicieuse cuisine que lui fait d'un peu de terre et d'eau la chérie petite fille sage et heureuse à son côté. A chaque nouveau plat, le petit visage levé donne et demande un baiser. Est-ce le plat que la maman aime? L'enfant sait bien qu'il n'y a là qu'un jeu, que c'est la maman tout à l'heure qui servira le vrai repas, mais qu'elle, petite fille, donne beaucoup, donne tout ce

(1) Livre IV, chap. VIII.

qu'elle a de valable, en donnant sa tendresse. *Dieu ne se sert pas d'autre chose sinon de l'amour* (1). Dans tout ce que nous faisons pour lui, c'est l'amour qu'il prend; le reste, c'est, pour la faim qu'il a de sa créature, un peu de terre et d'eau.

Qui se confie et s'absorbe en l'excellence de son travail, il se nourrit lui aussi de cette terre et de cette eau, tandis que le Père, le Bien-Aimé, est là devant lui, entré sans qu'il l'ait entendu, présent sans qu'il s'en aperçoive, les mains pleines de fruits merveilleux qu'il ne voit pas.

Qu'il faut prendre garde de ne pas aimer ce que l'on fait pour Dieu plus qu'on ne l'aime lui-même! C'est un piège subtil où le démon empêtre les âmes éprises de vertu plutôt que d'amour. — Comme si l'amour ne contenait pas toute vertu! Mais c'est *leur* vertu que ces âmes aiment, c'est en leur propre amour qu'elles se complaisent, et elles y restent cramponnées, exposées à tous les vents destructeurs, tandis que le Dieu sûr est plus loin.

Il arrive que le piège soit plus subtil encore. Nous avons compris que toute bonne action que nous étalons aux yeux des hommes, quêtant ainsi pour elle leur approbation, elle a reçu par là sa récompense — récompense plus impondérable que ce petit nuage qui court au bas du ciel, et que le vent de la vie aura tout aussi vite emportée. Nous voyons clairement que la vertu n'est pas un port tranquille où s'ancrer, mais l'escale d'où il faut repartir pour voguer jusqu'à Dieu, nous savons que mettre son assurance dans sa richesse en bonnes œuvres, si elles ne sont pas fondues dans l'amour de Dieu, est aussi dangereux que de la mettre dans le contenu de son coffre-fort. Nous avons donc résolu de ne rien garder pour nous, nous

(1) Saint Jean de la Croix, *Le Cantique spirituel*, strophe 27.

apporterons au Seigneur tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes.

Mais nous voulons être à ses yeux quelque chose de bien, nous voulons du moins nous réserver, apporter avec nous la beauté de notre âme. Nous ne la présenterons devant lui que lavée de tout péché, corrigée de tout défaut, vêtue de la robe de perfection.

Or le temps fuit, il y a toujours quelque mauvais pli à rectifier, quelque tache à effacer sur cette pauvre âme. Et plus elle tarde, plus elle enlaidit, plus elle se défait. Elle est comme une fiancée qui trop désireuse d'éblouir le bien-aimé s'attarderait indéfiniment dans sa chambre à se parer tandis qu'il se morfondrait à l'attendre au salon. Elle n'éblouira jamais le bien-aimé, il serait plus sage d'y renoncer tout de suite : la chandelle n'a jamais ébloui le soleil! Et, lassé d'attendre, il se pourrait que le fiancé finît par s'en aller.

Jetons-nous donc bien vite en Dieu d'un grand élan, ayant quitté derrière nous tout souci de ce que nous sommes et jusqu'au souvenir de nous-même.

Alors c'est lui — comme une mère lave, peigne, arrange l'enfant hirsute et barbouillé — qui effacera tout ce désordre, qui nous fera tel qu'il faut être pour lui plaire, car c'est lui seul qui donne la robe de perfection.

« J'irai à Dieu quand je serai restée sans pécher pendant un an », avait décidé cette dame. C'est comme si elle avait dit : « Je prendrai le train pour Marseille quand j'y serai arrivée! » C'est comme si elle avait dit : « J'irai chez le médecin quand je serai guérie. »

Or, *ce ne sont point les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades* (1). Et, depuis que le premier homme a contracté, pour lui et sa race, ce mal affreux

(1) Matthieu, IX, 12.

de la désobéissance, nous sommes tous malades en naissant. Jésus nous a apporté le remède ; encore faut-il que nous consentions à le prendre. Il nous donne son sang pour en laver notre lèpre originelle, il panse l'âme corrompue, il nourrit de lui-même sa créature scrofuleuse — et les plaies se cicatrisent, la force renaît, la vie de nouveau fleurit en Celui qui la donne et qui la rend. Hors de lui, elle ne sait que décroître, se défaire, puis s'évanouir. Si nous pouvions comprendre enfin qu'on ne fait rien sans Dieu ! Travailler tout seul à sa perfection, c'est *nettoyer le dehors de la coupe et du plat* (1), et le mal reste au dedans, prêt à se répandre au premier grand choc.

Ces vertus dressées devant Dieu comme pour en acheter son amour — mais c'est l'amour qui achète la vertu — quelle richesse précaire ! Il n'y a point de jour qu'une de ces fortunes morales ne s'effondre tout à coup dans un krach aussi imprévu et aussi fatal que ceux de la Bourse. La forteresse de vertu où n'habitait point Dieu s'écroule un beau matin sous une poussée plus forte du démon, laissant à découvert, parmi ses ruines, la pauvre petite créature infirme et nue dans sa misère native. C'est la punition de cette folle outrecuidance qui a osé proposer à l'admiration de *Celui qui est*, celui qui n'est pas. *Car le Dieu des armées aura un jour contre tout orgueil et toute hauteur, et contre tout ce qui s'élève, pour l'abaisser ; contre tous les cèdres du Liban, hauts et élevés, et contre tous les chênes de Basan ; contre toutes les hautes montagnes, et contre toutes les collines élevées ; contre toute tour superbe, et contre toute forte muraille, contre tous les vaisseaux de Tarsis, et contre tout ce qui charme les yeux* (2).

(1) Id., XXIII, 25.
(2) Isaïe, II, 12-16.

Donc, ne nous attardons pas à attifer cette idole de notre perfection, poupée de bois et de guenilles que nous avons fabriquée tant bien que mal à l'image de la vraie, mais à laquelle nulle parure ne saurait donner l'âme; ne nous agrippons pas à ce dernier de nos biens pour nous retenir au moment d'arriver à Dieu!

Quelle sottise d'ailleurs que de vouloir copier la perfection si nous ne sommes point devant elle, si nous n'avons point les yeux uniquement fixés sur elle! Fait-on le portrait d'un autre en se regardant soi-même dans la glace?

Par quelque substitut que nous prétendions remplacer, selon notre goût et notre jugement, le vrai visage de la perfection, et pour quelque raison que nous osions le faire — fût-ce par ce que nous croyons être de l'amour pour elle — nous ne pouvons que la défigurer, le masque sous lequel nous la cachons ne peut être qu'offensant.

Lorsque Jésus commence à révéler à ses disciples tout ce qu'il doit souffrir pour le salut du monde, Pierre, qui l'aime, qui vient de le reconnaître pour le Christ, ne peut croire que la grandeur du Sauveur soit compatible avec tant d'abaissement. Ce n'est pas insulté ni mis à mort qu'il se représente le Dieu immortel! Son faible amour, sa tendresse encore toute de chair, ne supporte pas l'idée des humiliations et des tortures du Christ. Il repousse vivement cette image que lui présente le Maître. Il veut à la place celle que son ignorance lui fait croire plus belle : petite image bien brillante, bien léchée, bien paisiblement médiocre. Il gronde son Seigneur de s'abîmer ainsi par plaisir : *Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre, en disant* : « *A Dieu ne plaise, Seigneur! Cela ne vous arrivera pas* » (1). — La réponse fond sur lui,

(1) Matthieu, XVI, 22, 23.

terrible, foudroyante : « *Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale; car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu ; tu n'as que des pensées humaines* ». — Satan? Est-ce possible? Un tel nom pour qui n'a fait que ramener un instant le Seigneur à la mesure de sa propre faiblesse? Une telle colère pour une offense qui ne semble née que de l'amour, d'une sollicitude simplement un peu maladroite et pusillanime? La même violence qui renversa les tables des changeurs et balaya hors du temple l'argent maudit, pour chasser loin de soi celui qui n'a voulu qu'effacer du portrait de Dieu ce qu'il pensait être des taches? *Retire-toi de moi!* Privé de Jésus parce qu'on l'a souhaité autre qu'il n'est?

Oui, certes, et n'est-ce pas justice? Il ne s'agit pas de boucher les yeux de son âme avec une idole morte, façonnée par la main de l'homme — son art l'eût-il faite plus resplendissante qu'un astre —, il s'agit de lui laisser la vue libre, d'écarter *tout* ce qui peut lui cacher la véritable et unique beauté.

Quelle impudence de se croire capable de bâtir Dieu! C'est lui qui nous a faits à son image, qui a projeté hors de lui cet innombrable poudroiement de parcelles lumineuses que sont les âmes; l'âme va-t-elle prétendre le reconstituer, lui, tout entier, d'après cette étincelle? Le plus vif rayon contient-il le soleil? Il dit que le soleil existe, comme la route de Paris dit que Paris est à son terme. Il mène à lui comme elle mène à la ville, mais exactement comme on n'arrive à la ville qu'après avoir laissé derrière soi toute la route — et on la quitte à la porte en entrant — nous n'atteignons Dieu qu'après avoir parcouru jusqu'au bout cette route que le Seigneur nous a donnée pour le rejoindre : notre âme. Notre âme, le long de laquelle il ne faut sous aucun prétexte s'attarder, de peur que le soir ne nous trouve loin du but et

à jamais perdus; notre âme qu'il faut avoir pleinement accomplie pour être arrivé, car Dieu n'est tout entier à aucun endroit d'elle-même, sinon là où elle s'achève en lui.

Pauvres bonnes gens qui prétendez ne marcher vers Dieu qu'une fois que vous l'auriez compris! Si nous pouvions le comprendre, s'il trouvait place dans sa totalité à l'intérieur de notre petite intelligence, de notre petite raison, c'est qu'il ne serait pas plus grand qu'elles! Même, le contenant étant nécessairement plus grand que le contenu, c'est qu'elles seraient plus grandes que lui. — Le fini, le mortel, englobant l'infini éternel! Qui ne voit l'absurdité d'une telle supposition?

Pourtant, me direz-vous, votre foi même n'enseigne-t-elle pas que cela est arrivé un jour? — Oui, le sein de la Vierge a contenu Celui que l'univers ne saurait contenir. Mais il avait fallu pour cela d'une part que l'Infini participât un instant de la nature du fini, en prenant un corps mortel, d'autre part qu'il se préparât d'avance une demeure qui rejoignît par un point au moins l'infini — et ce fut ici par la perfection de la pureté. Encore est-il que ce mystère même nous ne le saurions que pressentir, obligés que nous sommes de cesser de le comprendre précisément à l'instant qu'il dépasse les limites du fini.

N'est-il donc pas évident que ce qui ne peut entrer en soi, il faut sortir de soi pour l'aller chercher? — Petits philosophes, que vous êtes pitoyables, ridiculement affairés à fabriquer en vous de gentils petits systèmes du monde où il ne manque rien de plus que le moteur, des *Être Suprême*, des *Force de la Nature*, si ingénieusement imités, qu'ils vont se mettre à parler!... Mais non! ils ne disent jamais rien!

Pour édifier un système de l'Univers où le vrai Dieu eût sa vraie place, qui est d'être partout et de contenir

tout, il fallait un philosophe qui fût en même temps un saint; il ne fallait pas moins que saint Thomas. — Le saint, c'est l'homme qui s'est quitté. Il a déménagé de lui-même, emportant tout ce qui lui appartenait, ses biens, ses amours, ses œuvres, ses vertus. Il n'a rien oublié derrière lui : il ne s'agit pas de laisser perdre quoi que ce soit de ce que le Maître nous avait confié, il s'agit de lui rapporter toutes choses fidèlement, les ayant soignées, aimées, les ayant fait fructifier selon ses ordres, les lui remettant pour qu'il nous les garde et nous les dispense à son plaisir.

Il s'agit aussi — c'est la même chose — de faire absolument pure la demeure où il va s'installer. Le saint n'ignore pas qu'il ignore tout des projets du Seigneur. Non seulement, donc, il enlèvera soigneusement de la maison qu'il lui abandonne les vieux papiers, les détritus, les tessons, il la nettoiera de toute malpropreté, mais encore il se gardera d'y laisser aucun meuble, aucun tableau — le jugeât-il admirable — qui puisse encombrer le Seigneur, l'empêcher de décorer son chez-lui comme il l'entend. Le saint n'ignore pas, lui, qu'on ne fait point de cadeaux à Dieu — on lui fait place, c'est tout ce qu'il demande. *C'est de notre soif et notre vide que Dieu a besoin*, disait le Père Clérissac, *non de notre plénitude* (1). Que ferait-il de notre plénitude? Est-ce qu'on enseigne, est-ce qu'on apporte, est-ce qu'on révèle quelque chose à celui qui sait tout? Est-ce qu'on est beau auprès de la Beauté?

L'âme n'a rien à offrir à Dieu que sa pureté. — Pureté retrouvée dans les eaux du baptême et jalousement préservée; pureté du pécheur lavé dans les larmes de la pénitence — c'est là que Dieu habite. *Dès que nous serons vides*

(1) *Le Mystère de l'Église*, R. P. Humbert Clérissac, O. P. Préface de Jacques Maritain, p. XXIII, édition de *La Vie Spirituelle*.

de nous-mêmes, Dieu nous remplira de lui, écrivait saint Vincent de Paul. Le saint a fait pour Jésus maison nette, et il est parti loger chez son Maître. *Demeurez en moi, et moi en vous* (1).

Ce n'est qu'une fois installé dans le Seigneur que le philosophe peut commencer à nous décrire la demeure divine, et se mettre à nous parler de Dieu. Encore n'a-t-il aucunement la prétention d'offrir à notre connaissance un Dieu maniable, articulé, déshabillable comme une poupée de porcelaine. Il sait que des mots humains ne reconstituent pas Dieu, que des couleurs humaines ne copient pas la lumière. Il sait qu'il ne faudra pas moins à l'âme que l'éternité pour connaître Dieu. Ainsi donc, il s'applique humblement à tracer comme le contour de cet espace flamboyant et interdit d'où rayonne l'insoutenable éclat de Dieu, et il nous prévient que *nous ne pouvons savoir de Dieu ce qu'il est, mais seulement ce qu'il n'est pas* (2).

Loin de nous, donc, celui qui nous offre un Dieu tout fait, celui qui offense le vrai par cette caricature ! *Retire-toi de moi, Satan!* Depuis la chute des Anges, Satan est le nom même de la contre-façon... Qu'avait-il voulu faire, le plus beau des Esprits Célestes ? — se mettre à la place de Dieu, se faire reconnaître comme Dieu. Et c'est ce qu'il continuera d'essayer jusqu'à la fin des siècles, en toute créature, dans la rage de savoir que, même s'il réussit à la tromper durant sa vie, à se faire adorer d'elle et servir par elle à la place de Dieu, l'illusion ne peut durer plus longtemps que cette vie même, et que, du jour où le monde finira, il sera universellement exécré. Alors, ses créatures mêmes qui, l'ayant préféré à Dieu, se verront

(1) Jean, xv, 4.
(2) Saint Thomas, *Somme Théologique,* Dieu, t. I, qu. 2, a. 2.

condamnées à lui, désormais visible dans toute sa hideur, seront celles qui le haïront le plus implacablement, dans l'horreur d'une rancune à jamais impuissante.

Oui, privé de Dieu, tout usurpateur qui a osé porter sur le trône du Roi sa misérable et minuscule personne, ou quelque mannequin de sa fabrication ! Privé de Dieu, puisqu'il l'a refusé dans sa vérité, celui qui porte sur l'image divine, sur la parole divine, sur les institutions divines une main sacrilège, et prétend les corriger selon le modèle à Dieu préféré. Privé de Dieu celui qui retouche Dieu !

Ce n'est pas Dieu qu'il faut retoucher, c'est soi-même. — Non point pour se pomponner, s'enrichir, se parer ; mais pour s'effacer. Il ne suffit pas de ne plus réserver sa laideur, de ne plus aimer, de ne plus thésauriser sa médiocrité, ses péchés, ses vices ; il faut abandonner aussi ses sentiments nobles, ses bonnes œuvres, ses vertus, sa beauté. *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même*, dit Jésus. Il ne dit pas : « Qu'il renonce à sa bassesse et qu'il m'apporte sa grandeur », mais à soi-même, en bloc, sans distinctions, sans exceptions, sans retenues ! — Bien loin du Christ est celui qui se cultive avec amour pour s'offrir en don magnifique à ce Dieu qu'il se représente par avance tout plein de surprise et d'admiration devant un si rare présent ! Celui qui se plaît, qui se pense digne d'être offert à Dieu, c'est qu'il ne l'a jamais regardé. Les termes de comparaison lui manquent ! — Il suffit d'avoir un instant levé son regard jusqu'à Dieu pour être renseigné sur la valeur de l'œuvre d'art qu'on lui prépare. Une fois seulement l'avoir reçu chez soi, vraiment reçu en personne, et l'on a compris sans explications qu'il faut chercher bien vite quelque chose à lui donner qui soit un peu plus beau que soi-même !

Mais si Vous aviez besoin par hasard d'un paresseux et d'un imbécile,

S'il Vous fallait un orgueilleux et un lâche, s'il vous fallait un ingrat et un impur,

Un homme dont le cœur fût fermé et dont le visage fût dur,

Et tout de même ce n'est pas les justes que Vous êtes venu sauver mais ceux-là,

Quand Vous en manqueriez partout, il vous restera toujours moi! (1)

O Dieu, nous savons que vous seul êtes beau ! Si nous nous offrons à vous, c'est pour que vous nous remplaciez, non pas pour vous remplacer par nous ! *Que donnera un homme en échange de son âme?* (2) — Dieu seul ! — *Dieu est admirable dans ses saints* (3), dit le Psalmiste. Il ne dit pas : « les saints sont admirables en Dieu ». Nul être dans l'univers ne crée de la beauté, sinon Dieu. Les parcelles qu'on en montre aux yeux des hommes, c'est de Dieu qu'on les tient ; toute beauté qui ne vient pas de lui est contrefaçon et corruption — elle ne dure pas plus que le fard sur un visage de femme qu'il faut replâtrer vingt fois le jour.

Il n'y a point de saints qui aient prétendu porter en Dieu leur beauté propre, mais celle-là seule qu'ils lui avaient laissé mettre en eux. Il faut commencer par vouloir être saint. Mais on ne l'est que quand on a quitté ce désir même ; on ne l'est que quand on ne s'en aperçoit pas parce qu'on a depuis longtemps oublié de se regarder ; on ne l'est que lorsqu'on ne veut plus rien, mais

(1) Paul Claudel, *Corona Benignitatis Anni Dei*, p. 149, éd. N. R. F.
(2) Matthieu, XVI, 26.
(3) Psaume LXVII, 34.

c'est le Maître qui veut en vous. *Je cherche un cœur pur*, dit Jésus, *et là est le lieu de mon repos* (1). Le saint n'a rien, le saint n'est rien — rien devant les hommes, rien devant lui-même, rien devant Dieu : il est le lieu où règne sans ombre la lumière du Christ.

C'est ainsi seulement qu'on reçoit Dieu. C'est ainsi qu'on devient ces « êtres admirables, prodigieux » que réclamait le pasteur comme preuve de la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie. — Il y en a. Le monde est parsemé de saints. En eux habite vraiment Dieu, ils lui parlent *comme l'ami parle à son ami.* Et les prodiges coulent de leurs doigts, comme la pluie et la foudre descendent des doigts de Dieu. Mais il n'y en a point hors de Dieu, hors de sa vérité intacte.

Et pour les reconnaître, il faut déjà savoir regarder en haut, il faut avoir appris déjà à supporter l'éclat de la lumière céleste. Le monde regarde en bas ; c'est pourquoi il ne voit pas les saints. Quand il les soupçonne, il les fuit parce qu'il en a peur — et il les nie. Ce sont eux pourtant qui, trouant l'ombre de cette vie des lueurs de leurs flambeaux dispersés — comme les réverbères piquent de leur flamme le brouillard de la rue — éclairent pour nous le chemin vers la fin de la nuit. Si nous ne pouvons être saints dès aujourd'hui, prenons toujours cette route qu'ils nous jalonnent et qui mène à la sainteté. Quand nous aurons beaucoup marché, nous guidant successivement sur chacune de ces colonnes de clarté, chacune brillant d'un feu et d'un exemple toujours pareils et chaque fois nouveaux, nous arriverons devant Dieu ayant effacé de la page de notre âme toute notre pauvre écriture puérile, contournée, mensongère, toutes les taches infor-

(1) *L'Imitation de Jésus-Christ*, l. IV, ch. XII.

mes de nos embellissements enfantins, toutes les inventions saugrenues du sot appétit de paraître qui nous fait oublier d'être, tout le trésor, ligne à ligne renoncé, des arabesques laides ou belles dont la vie nous aurait voulu surcharger. Nous nous apercevrons alors qu'à mesure que nous nous effacions, Dieu comblait le vide en s'y inscrivant lui-même, dans son impeccable, dans sa simple, dans son unique beauté.

Au terme de la route, notre papier tout prêt dans la main comme au bureau des passeports, nous montrerons au céleste gardien la seule pièce d'identité qui entr'ouvre la porte redoutable : la ressemblance de Dieu, tracée par lui sur cette feuille blanche de notre âme. Avançant jusqu'aux pieds du Seigneur, nous lui remettrons ce trésor — l'unique valeur qui ait accès dans la cité divine — et lorsqu'il aura pris et béni notre don, en récompense il nous le rendra.

Et nous posséderons désormais, dans l'ineffable repos de la connaissance parfaite, Dieu inscrit en nous pour l'éternité.

Isabelle Rivière.

Pour mieux lire l'Écriture Sainte

Saint Jérôme rappelle quelque part, à propos du sens et du fruit des Écritures, l'exemple des châtaignes qu'il faut d'abord dégager de leur enveloppe piquante (1).

Plus d'un, hélas! ne voit dans la Bible que l'écorce piquante : on s'approche avec crainte, on se blesse les doigts, on fait la moue et l'on recule : Le fruit doit être excellent, on le dit; mais il coûte trop à atteindre!

C'est qu'on ne sait pas s'y prendre... Peut-être est-il permis d'esquisser quelques-unes des raisons qui empêchent de lire et de goûter le livre, de donner par là même quelques utiles indications sur la manière de faire cette lecture. Simples suggestions d'autant plus utiles qu'on a peu coutume de nous les faire dans les manuels ordinaires d'introduction aux saintes Écritures!

I

Que l'écorce des saints Livres soit rugueuse, c'est sûr : je le sais mieux que personne. Mais ce dont je suis certain aussi, c'est que les écrits divers dont se compose la Bible forment un tout harmonieux. Ils s'encadrent, en leur place, dans une histoire qui a un sens. Et cette histoire elle-même, conservée et complétée par les livres saints, nous offre une révélation progressive, et singulièrement prenante, de Dieu, du Christ et de l'Église, de la vie pour Dieu dans le Christ et dans l'Église (2).

(1) *In Eccle.*, XII, 9-10 (*P. L.*, XXIII, 1113 B). [Cité par Benoît XV dans l'Encyclique *Spiritus Paraclitus* (*Enchiridion biblicum*, n. 499).]

(2) On me permettra de renvoyer à un précédent article de *La Vie Spirituelle*, XVII (février 1928), pp. 525 ss.

Dans notre Bible sans doute, l'ordre actuel des livres ne correspond pas toujours à l'ordre réel et historique ; et celui-ci, dans plus d'un cas, n'est pas facile à déterminer. Pourtant, avant d'aborder la lecture d'un livre, il faudrait connaître, sinon sa place exacte, du moins son importance et son rôle dans l'histoire biblique.

Non qu'on ne puisse sans cela goûter bien des pages de l'Ancien et du Nouveau Testament! Mais à côté, que de livres on comprendra mal et que de nuances on ne saisira point!

Tout homme cultivé, aussi bien, se pique de connaître les lignes essentielles de l'histoire de son pays... Il tient à connaître le rôle des grands hommes, l'importance des événements, l'origine et l'influence des chefs-d'œuvre artistiques ou littéraires...

Le chrétien instruit, à plus forte raison, voudra-t-il s'informer de l'histoire de la révélation divine, des événements, des hommes, des écrits dont Dieu s'est servi pour nous révéler ses desseins.

Il serait dommage qu'on puisse dire en France ce qu'on écrivait récemment en tel pays de langue anglaise : on achète des livres d'histoire, des biographies, des récits de voyage, mais non des livres sur la Bible (1).

Comme document d'histoire pourtant, comme source de vie spirituelle aussi, la Bible est un livre de tout premier ordre. Il faut la lire. Mais on ne la lit pas sans préparation, pas plus qu'on ne lit les chefs-d'œuvre de notre littérature française, sans connaître les lignes essentielles de notre histoire littéraire ou nationale.

C'est la première raison pour laquelle on lit avec peine nos saints livres : leur histoire nous est inconnue, comme aussi l'histoire du monde où ils ont pris naissance! Et peut-être n'en éprouve-t-on aucun malaise, alors que l'on

(1) J. E. Mc Fadyen, *The approach of the Old Testament* (Londres, 1926), pp. 86

rougirait d'être pris en flagrant délit d'ignorance sur tel ou tel point d'histoire ou de littérature française!

II

Sans doute encore, oublie-t-on trop, pratiquement, que nos écrits bibliques sont des livres anciens. Et nos éditions modernes, avec leurs perfectionnements, facilement nous aiguillent mal de ce côté.

Peut-être sommes-nous trop portés à voir dans ce livre, imprimé comme les autres, un livre composé aussi comme les autres et divisé, à la manière des ouvrages modernes, en parties, chapitres ou paragraphes par les soins de l'auteur.

Ce texte biblique, pourtant, a reçu, le long des siècles, plus d'une blessure du fait des copies et des traductions multiples. On ne devra donc pas s'étonner d'y trouver des lacunes ou des obscurités, un certain manque de suite ou de limpidité... Il sera sage de ne pas s'exaspérer de tout cela, mais de se contenter des pages claires.

Plusieurs des pages bibliques sont à regarder comme certaines de ces merveilleuses statues que nous a laissées la Grèce, ou que nous pouvions voir à Reims : glorieuses mutilées dont nous regrettons les blessures, mais dont nous savons admirer encore les lignes et l'harmonie.

L'esprit de foi, sans doute, avivera en nous la souffrance causée par les accidents survenus au texte biblique. Mais il nous aidera d'autre part à lire avec respect, reconnaissance et amour ces pages, quelquefois mutilées, mais dont l'Église et la science nous assurent qu'elles nous donnent malgré tout la substance du message divin.

Il serait regrettable que nous ayons toutes les tendresses pour les objets d'art ancien dont les éraflures n'empêchent pas d'admirer l'harmonie des lignes, et toutes les sévérités pour nos saints livres dont les injures du temps n'ont pas détruit la remarquable splendeur.

***

A supposer, du reste, que nous ayons conservé sans faute le texte des auteurs bibliques, il faudrait nous souvenir encore qu'en ces temps on ne pensait pas, on ne s'exprimait pas, on ne composait pas comme nous.

La poésie hébraïque a son génie spécial ; les prophètes ont leur psychologie à part ; les livres historiques eux-mêmes ont leur caractère particulier. Il faut, en lisant, tenir compte de tout cela !

Notre formation classique souvent nous rend ici mauvais service. On nous a habitués aux sermons en trois points et aux méditations divisées de façon analogue, où les considérations et les affections elles-mêmes s'enchaînent et se déduisent avec une rigueur toute scolastique. Et nous voudrions chez les Psalmistes, chez les Prophètes ou chez les Apôtres, une logique toute semblable !

L'histoire, pour nous, est surtout le récit chronologique et raisonné des événements, présentés aussi complètement que possible, avec leurs causes et leurs conséquences. Et nous demeurons surpris, sinon scandalisés, de la manière dont saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean nous font le récit de la vie de Notre-Seigneur et des premières années de l'Église.

« Cela ne se suit pas..., cela manque de logique ! » La réflexion est tôt faite. Elle est fort impertinente !

Pour comprendre les livres, comme pour comprendre les hommes, il faut savoir comprendre que les autres puissent penser et s'exprimer d'une manière différente de nous. Il faut les fréquenter longtemps, les étudier avec sympathie, ne pas se hâter de conclure, se garder surtout de porter très tôt un jugement défavorable sur des livres que l'Église nous donne pour notre consolation et le bien de notre vie spirituelle

Il faut pour cela beaucoup d'humilité, d'abnégation,

de patience. On supporte mal de ne pas tout comprendre du premier coup!

Et peut-être aussi, dans l'usage de ce don de Dieu, nous manque-t-il, avec l'intelligence des conditions dans lesquelles furent écrits ces livres, l'aimable simplicité des enfants qui se réjouissent franchement des cadeaux qu'on leur fait, n'ayant pas encore l'esprit critique qui fait voir surtout les défauts des choses que l'on reçoit!

III

Les livres dont se compose notre Bible, bien que formant un seul tout, sont souvent fort différents les uns des autres. Il importe de s'en souvenir en les lisant.

On lira rapidement les livres historiques ou les textes législatifs de l'Ancien Testament, s'arrêtant de temps à autre, mais pas à toutes les lignes, pour dégager les leçons des faits ou bien des prescriptions morales ou cultuelles. Mais on procédera différemment avec les lettres de saint Paul dont chaque ligne est souvent très chargée de pensées. Les Psaumes, d'autre part, devront être plutôt « priés » que lus, si l'on veut les pénétrer vraiment et non pas simplement les regarder du dehors.

La lecture quotidienne d'un chapitre d'Écriture sainte pourrait bien être, dans un sens, contre nature, d'autant plus que la division en chapitres, récente on le sait, ne correspond pas toujours au développement de la pensée.

D'une manière générale, en lisant l'Ancien Testament, on n'oubliera pas que ces livres furent les instruments ou sont les témoins de l'éducation progressive d'Israël (1).

(1) On trouvera quelques détails sur ce point au tome II de mon *Précis d'Introduction* (chez Blot), à propos de l'inerrance de la Bible et de l'interprétation de l'Ancien Testament.

Cette formation religieuse et morale du peuple élu ne s'accomplit pas tout d'un coup et ne se poursuivit point sans heurts nombreux. On saura apprécier les imperfections des livres et des hommes de l'Ancienne Alliance. Plutôt que de s'étonner ou de se scandaliser, on admirera la discrétion et la patience, la toute-puissance et la sagesse de Dieu qui conduisit peu à peu son peuple vers la lumière parfaite et prépara lentement la Rédemption.

IV

L'intelligence de ce sens général de l'Ancien Testament exige qu'on s'inquiète de trouver les points panoramiques et qu'on prenne la peine de chercher les vues d'ensemble. Peut-être oublie-t-on parfois cela en lisant les saints Livres.

On réserve chaque jour un quart d'heure ou une demi-heure à la lecture d'Écriture sainte. On essaie, avec ou sans commentaire, de comprendre le mieux possible la page d'aujourd'hui. On tire de là quelques applications et affections. On note quelques textes qui appuieraient bien une thèse de théologie ou illustreraient à propos une instruction. On arrive ainsi à la dernière page du livre que l'on ferme sans plus pour en ouvrir un autre...

Sans doute, cette analyse de détail est nécessaire. Mais il faut, après cela, prendre le temps de relire d'affilée et plusieurs fois le livre qu'on vient d'étudier ligne par ligne, sans se laisser désormais arrêter par quelques détails dont on n'a pas retenu le sens, ni détourner par les commentaires qu'on peut avoir à sa disposition (1). Il faut savourer le livre, en se laissant aller au fil de la pensée, selon l'ordre du texte original si c'est possible.

(1) Les commentaires, comme les guides de voyage sont très utiles, sinon indispensables. Mais, pas plus que les guides, ils ne dispensent des explorations personnelles et répétées, lesquelles seules donnent la sensation de la vision directe.

On saisit ainsi l'harmonie, la grâce ou la puissance, en un mot la beauté de l'ensemble. Un musicien analyse et étudie un morceau mesure par mesure, mais il ne le comprend et ne le goûte vraiment que lorsqu'il le joue sans interruption du commencement à la fin.

On n'a ni compris, ni goûté, ni par conséquent lu vraiment l'épître aux Éphésiens, l'épître aux Hébreux, la première épître de saint Pierre par exemple, pour les avoir épelées phrase par phrase. On n'a pas saisi le charme des évangiles de saint Marc et de saint Luc, si l'on s'est contenté de les étudier chapitre par chapitre à l'aide d'un commentaire. Encore bien moins, si l'on se borne à utiliser une concordance des quatre évangiles! (1)

Quelles bonnes heures pourtant, et combien fructueuses, on passerait, en suivant doucement la ligne des hauteurs, à contempler les pensées essentielles de tels écrits bibliques, à les ruminer plusieurs jours de suite, à en faire le thème d'oraisons répétées!

L'essentiel de la lecture d'Écriture sainte, aussi bien, est-il de lire chaque jour un nombre déterminé de versets? Serait-il défendu de consacrer de temps à autre les moments fixés pour cet exercice à la contemplation prolongée des ensembles ou des panoramas?

V

On se gardera donc de considérer les livres bibliques uniquement parties par parties. Mais on devra se souvenir aussi qu'à regarder chaque livre comme un bloc isolé on risque de le mal comprendre et de le mal goûter.

Nos livres bibliques souvent sont complémentaires les uns des autres; et, dans ce cas, ils se comprennent mal les uns sans les autres.

(1) A plus forte raison n'aura-t-on point compris, avec cette lecture morcelée, des livres comme Job, l'Ecclésiaste, l'Apocalypse!

Un des exemples les plus frappants est sans doute celui des Proverbes et de l'Ecclésiastique, recueils de maximes diverses dont l'idéal ne semble pas au premier abord très élevé. La tentation est forte pour le lecteur de retenir surtout les sentences piquantes ou utilitaires et de dire qu'en somme tout cela rappelle de très près les maximes des sages ou moralistes grecs.

Et quand cela serait vrai! Le bon sens peut se trouver partout; et les conseils utilitaires qu'on incrimine font partie de toute bonne éducation...

Mais il faut remarquer surtout l'accent de piété profond qui anime ces deux livres. Il est très discret, je l'accorde. Aussi bien n'était-ce pas le moment d'insister. Les lecteurs des maximes des sages connaissaient les chants des Psalmistes et les écrits des Prophètes : ils savaient comprendre ce que les sages ne disaient qu'à demi-mot, se réservant de développer ce que Psalmistes et Prophètes ne soulignaient point.

Sagesse et piété étaient inséparables en fait; mais le concept de sagesse était plus large que celui de piété, et les livres sapientiaux ne soulignaient pas également tous les traits de l'idéal des sages.

On devra se souvenir que ces livres ne sont pas complets à eux seuls; et l'on saura comprendre combien certains traits, fort discrets pour nous, étaient évocateurs pour des lecteurs des Psaumes ou des écrits des Prophètes.

Les livres historiques, de leur côté, risqueront d'être quelquefois mal compris si on les lit indépendamment des Prophètes ou de certains Psaumes.

Les Prophètes soulignent la leçon religieuse de ces événements qui se déroulent parfois sans grand ordre apparent et de façon très monotone le long des siècles. Il est tel chapitre d'Amos (IV, 4 ss.) par exemple, tels tableaux

d'ensemble d'Ezéchiel (XVI, XX, XXIII) qui nous en disent long sur le sens de l'histoire du peuple de Dieu!

Les Psaumes, de leur côté, dont plusieurs se comprennent mal si on ne sait pas l'histoire, nous montrent par contre la place que tenaient dans la piété d'Israël et certains faits historiques et les enseignements du 1er chapitre de la Genèse (1).

Les épîtres de saint Paul, encore, se comprennent mal si on ne les lit toutes, et si on ne les éclaire les unes par les autres. Et il ne suffit pas de consulter au petit bonheur quelques passages parallèles notés en marge de certaines éditions : il faut, si l'on tient à bien comprendre telle ou telle lettre de l'Apôtre, une lecture persévérante et répétée de toutes les épîtres.

Peut-être sera-t-on tenté de s'arrêter pour essayer d'approfondir chaque page une à une à l'aide de quelque commentaire très étendu. Je crois plutôt qu'il faut, en se servant d'un commentaire succinct, lire et relire d'abord l'ensemble des épîtres, non pas à la hâte, bien sûr, mais assez rapidement cependant.

Ce qui, dans saint Paul, en effet, est simplement insinué dans une lettre, se trouve développé dans une autre. Les pages, les épîtres, s'éclairent les unes les autres. On comprend mal celle-ci parce qu'on n'a pas lu celle-là.

D'une manière générale, enfin, le Nouveau Testament éclaire l'Ancien, et, quand on a lu les écrits de l'Ancienne Alliance, on comprend mieux ceux de la Nouvelle. A vouloir se contenter de l'étude exclusive de certains livres, on se condamne à les mal comprendre par quelque endroit, et l'on s'expose à les goûter moins bien. La Bible

(1) Voir par exemple ps. CV, CVI, CXXXVI; — VIII, XIX, CIV, CXLVII. [Je donne les chiffres du texte original.]

nous demeure ainsi un peu étrangère, et donc moins connue et moins appréciée! (1)

VI

Dans ce travail de lecture de livres saints, on aura soin de ne pas séparer l'étude de l'oraison.

L'étude seule des saints Livres, scrutés comme les autres écrits anciens, est essentiellement incomplète. La Bible, en effet, est surtout un aliment pour notre vie spirituelle : de l'ensemble des écrits qui la composent on peut dire ce que l'apôtre saint Jean disait des faits de la vie de Jésus rapportés dans son Évangile : qu'ils ont été écrits afin que nous croyions, et qu'en croyant nous ayons la vie (Joa., xx, 31).

La méditation spirituelle des textes d'autre part, l'orai-

(1) Je pense, en écrivant cette ligne, à une fort belle page écrite par M. Diès à propos d'une conférence de Monseigneur Legendre et de la lecture de la *Somme Théologique*. Je la cite tout entière parce qu'elle est fort suggestive et s'applique admirablement à la lecture de la Bible. « ... Se borner à étudier, dans un auteur, une ou quelques questions spéciales, c'est toujours un peu le traiter en pays étranger. On y fait, de-ci, de-là, quelques voyages. On en connaît quelques grandes villes, quelques endroits marqués dans les guides du touriste. On en comprend un peu la langue. On n'en connaît pas l'âme. Quelle différence avec le coin de terre où vous êtes né, ou qu'une vieille accoutumance a fait vôtre! Là tous les sentiers mènent à des coins que vous savez, tous les rochers de la grève ont une histoire à vous conter, et la vague qui les bat parle une langue pour vous aussi familière que le patois du pêcheur qui s'arrête à causer avec vous. Connaître un livre, c'est l'avoir fait sien par l'avoir exploré tout entier, par l'avoir lu d'un bout à l'autre, sans hâte, sans contention, en flânant au besoin, mais sans en rien passer. Alors, d'un jour à l'autre, inconsciemment et comme sans effort, naît la clarté paisible que donne l'habitude et qui pourtant n'éteint point la curiosité, ne tarit point la joie des découvertes. C'est une même cloche pour vous et pour tous; aux autres comme à vous elle sonne le même son; mais, comme dit finement Mgr Legendre, vous en percevez seul les harmonies profondes » (*Bulletin des Facultés catholiques de l'Ouest*, mars-septembre 1922, pp. 4-5).

son, doivent être basées sur l'étude sérieuse du sens des pages sacrées. La *lectio divina* doit être intelligente : on recherchera d'abord le sens de l'auteur, le sens de l'Esprit-Saint; et l'on ne se bornera pas à se nourrir des pensées que suggèrent les mots seuls du texte mais qui sont quelquefois plus ou moins étrangères au sens véritable de ce texte (1). Les études préalables sérieuses et une longue pratique sont nécessaires avant que l'on puisse se permettre d'ouvrir, de lire et de méditer les saints Livres (2) comme on lit par exemple l'Imitation de Jésus-Christ ou n'importe quel livre de spiritualité.

Le programme du Moyen Age était la sagesse même : *lectio*, *cogitatio*, *studium*, *meditatio*, *oratio*, *contemplatio* (3). On ne le disloque pas impunément.

Pour avoir oublié les dernières étapes, des exégètes ont pu dégoûter leurs disciples des saintes Écritures; et, en tout cas, il ne leur ont pas montré la source de vie.

Pour n'avoir pas tenu compte des premières, des spirituels ou des prédicateurs ont pu jeter le discrédit sur nos saints Livres dans lesquels ils taillaient vraiment trop à leur guise, et auxquels ils faisaient dire toute sorte de choses.

Les textes sacrés, pourtant, les lettres adressées par Dieu aux hommes, méritent bien qu'on se donne la peine de les comprendre. Lire l'Écriture sainte, comme lire tout livre, c'est chercher ce que dit l'auteur; et méditer les saints Livres, c'est méditer les pensées de ceux qui les ont écrits. Faire des fantaisies au petit bonheur sur tel ou tel mot, est un exercice différent!

Et ces vieux textes, bien compris, sont toujours jeunes, riches de sève, générateurs d'amour et d'enthousiasme,

(1) Je ne condamne point le *sens accommodatice*; mais je voudrais qu'on ne connaisse pas *que* celui-là!

(2) Réserve faite évidemment d'un certain nombre de pages très faciles à comprendre dans leur substance au moins.

(3) Voir par exemple *Somme théologique*, II^{a} II^{ae}, q. 180, a. 3.

« chastes délices » (1) de ceux qui les fréquentent et les lisent avec leur esprit et leur cœur!

VII

Ce travail n'est pas toujours facile, j'en conviens! Mais la difficulté vient-elle uniquement des saints Livres? Ne serait-ce pas que nous ne savons plus lire?

Le souci d'emmagasiner le plus de notions possible dans le minimum de temps, la préoccupation des examens, le désir trop exclusif de se mettre au courant font qu'on ne sait plus guère qu'apprendre des manuels, feuilleter et parcourir les livres qui parlent des auteurs anciens ou modernes.

En théologie même, la tentation est grande de se contenter d'apprendre un *compendium* où les thèses se déroulent d'une manière uniforme dans leur sérénité impersonnelle (2). On n'est pas théologien pour cela (3), et on ne le prétend pas; mais on sait un peu de théologie, et il faut passer ses examens!

(1) Le mot, on le sait, est de saint Augustin (*Confessions*, XI, 2 *P. L.*, XXXII, 810).

(2) Cette remarque n'a pas pour but ici de critiquer les Manuels. Elle voudrait seulement inviter à remarquer le contraste déconcertant qui existe entre ces manuels et tels ou tels de nos écrits bibliques si personnels, si vivants, si passionnés parfois : le livre de Job par exemple, certaines pages des Prophètes, les lettres de saint Paul, etc.

(3) J'ai dit ailleurs (*La Vie Spirituelle*, XIX (nov. 1928), p. 240 et n. 2) que l'étude du manuel de théologie avait, même du point de vue théologique, comme *complément nécessaire* l'étude et la lecture des Livres saints. On ne devrait pas oublier les paroles que Maldonat adressait à ses élèves : « ... qui... et minorem temporis partem et postremam divinis Litteris impendunt, nominentur sane theologi si volunt, certe imprudentes et praeposteros theologos appellabo... » (*De ratione studendi Theologiae, ad auditores Parisinos* [9 octobre 1571], à la fin du tome III de ses *Opera varia theologica*, Paris, 1677, pp. 26-27. (Cité par Vigouroux, *Manuel biblique*, I (9e édit., 1895), p. 9 en note).

A côté de cela, l'étude de l'Écriture sainte est tout bonnement déconcertante, quand le professeur, réduisant à leur juste mesure les questions d'introduction, tient à ce qu'on lise et relise les textes eux-mêmes, — quand il avertit très nettement qu'il fera son possible pour guider, mais qu'il ne peut dispenser de l'effort et du temps nécessaires pour lire et relire les livres bibliques, pas plus que le maître de musique ne peut exempter des exercices de doigté, — quand il dit et redit que faire de l'Écriture sainte ne consiste pas à apprendre des manuels, petits ou gros, qu'il n'y a pas ici de méthode rapide qui dispense de l'effort, mais que la lecture réfléchie et répétée, seule, permet connaître les saints Livres...

Il faut le redire pourtant. Comprendre un auteur ou un livre, c'est un peu comme comprendre un homme : il faut le fréquenter, l'étudier avec sympathie, l'observer longtemps et en diverses circonstances. L'étude de l'Écriture sainte demande, avec un commencement de sympathie pour les écrits bibliques (ils nous viennent de Dieu !), du temps et de la patience, de la réflexion et de la psychologie, bien plus encore que de l'érudition et de la mémoire !

C'est la difficulté de cette étude ! Plus tôt qu'on ne le croit cependant, le lecteur courageux et assidu reconnaîtra que ces livres, au langage d'abord mystérieux, sont des amis très sûrs et charmants, et très bons pour ceux qui les fréquentent, les écoutent, et les prennent comme règle de vie.

Grand Séminaire de Rennes.

Pierre Cheminant.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La « Petite Voie » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

« Il est mieux d'illuminer que de luire seulement (1). » C'est cet avantage et cette gloire que Dieu a toujours donnés aux plus grands Saints du Carmel. Comme saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, sainte Thérèse de Lisieux luit et illumine : elle est un exemple et elle est un maître, un modèle et une doctrine.

On la nomme, il est vrai, le « petit docteur », et sa doctrine, elle-même l'appelle une « petite voie ». *Petit* et *petitesse* sont des mots qu'on retrouve si souvent dans son autobiographie et dans ses lettres, il y a tant de choses enfantines et si peu de choses « magistrales » dans son enseignement, que la plupart des théologiens, d'abord, eurent quelque peine à discerner la grandeur qui se cachait là. Avec Dieu et par Lui, il faut le reconnaître, le sens chrétien des « petites âmes » fut le principal artisan des premiers succès de la mission de Sœur Thérèse. Ce fut la période d'enthousiasme. La période de réflexion théologique ne vint qu'ensuite.

Elle était nécessaire cependant. Il fallait que les théologiens se préoccupent et s'occupent d'une doctrine de

(1) *S. Th.*, II^{a} II^{ae}, q. 188, a. 6.

perfection spirituelle qui prenait dans l'univers chrétien de si déconcertantes proportions. D'autant plus que Sœur Thérèse n'a pas laissé de sa pensée un exposé parfaitement didactique; il y a dans ses écrits beaucoup moins de méthode que dans les œuvres de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse. Plus que jamais, le danger existait de prendre l'accessoire pour l'essentiel, et, ici particulièrement, de négliger la leçon pour ne retenir que l'anecdote.

Le discours de Benoît XV sur l'enfance spirituelle (1) a paré le premier à ce danger. Les études théologiques du R. P. Petitot (2) et des collaborateurs de *La Vie spirituelle* (3) semblent l'avoir définitivement écarté.

Peut-être cependant y a-t-il encore un effort à tenter dans le sens d'une étude plus synthétique de la « petite voie », et les réflexions qui vont suivre n'ont d'autre prétention que d'y orienter les esprits. Chercher et retrouver l'armature essentielle de la doctrine de Sœur Thérèse, la situer dans le milieu psychologique où elle prit naissance, et, d'une façon très générale, dans la hiérarchie des valeurs théologiques, voilà, semble-t-il, une besogne opportune.

La petite Sainte de Lisieux, ajouterons-nous, n'y doit pas être hostile, car elle aimait la simplicité, et même la simplification.

(1) Le 14 août 1921.

(2) *Sainte Thérèse de Lisieux*, Une renaissance spirituelle, « éditions de la Revue des Jeunes », Desclée et Cie.

(3) *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*, par M.-V. Bernadot O. P., avec la collaboration des RR. PP. Ét. Lajeunie, O. P., Dom Pierre de Puniet, O. S. B., Jérôme de la Mère de Dieu, C. D., Léon de Saint-Joachim, C. D., éd. de « La Vie Spirituelle ».

I. — L'inspiration

La « petite voie » d'enfance spirituelle eut des origines surnaturelles et parfaitement claires. Nous y viendrons tout à l'heure. Peut-être n'est-il pas sans intérêt d'en découvrir d'abord, dans le demi-jour de l'inconscient, les préliminaires psychologiques.

On ne peut relire le premier chapitre de l'*Histoire d'une Ame* sans remarquer chez Thérèse, petit enfant, le développement des dons affectifs. Le portrait qui la représente portée sur les genoux de sa mère et tendrement appuyée sur son épaule doit traduire fidèlement l'une de ses tendances les plus naturelles. Elle fut une petite fille affectueuse, et plus qu'affectueuse : câline. Elle était sans répit à la recherche de sa maman, et n'était contente que lorsque celle-ci la prenait dans ses bras : « Cette pauvre mignonne, écrivait Mme Martin, ne veut point me quitter : elle est continuellement près de moi (1)... » — La réflexion suivante de notre future Sainte est significative : « Ah! Maman, si je n'étais pas mignonne, j'irais donc en enfer? Mais moi, je sais bien ce que je ferais : je m'envolerais avec toi qui serais au ciel : puis *tu me tiendrais bien fort dans tes bras*. Comment le bon Dieu ferait-il pour me prendre? (2)... » Avec raison, elle écrira plus tard : « Si le Seigneur avait placé près de moi tant d'amour, il en avait mis aussi dans mon petit cœur, le créant affectueux et sensible. On ne peut se figurer combien je chérissais mon père et ma mère; je leur témoignais ma tendresse de mille manières, car j'étais très expansive (3)... »

(1) *Histoire d'une Ame*, ch. I.
(2) *Histoire d'une Ame*, ch. I.
(3) *Histoire d'une Ame*, ch. I.

Les quatre premières années de sa vie se passent à aimer de la sorte et à chercher avidement les caresses maternelles (1). Elle avait exactement 4 ans et 8 mois lorsque se produisit le grand événement sans lequel peut-être nous n'aurions jamais eu le « petit docteur » ni la « petite voie ». Mme Martin meurt.

On n'a pas assez remarqué, croyons-nous, le retentissement qu'eut cette mort sur l'évolution profonde de Thérèse. C'est elle-même pourtant qui écrit : « Aussitôt la mort de maman... mon heureux caractère *changea complètement* (2). » En effet, la sensibilité de l'enfant s'exaspère et devient instable. A partir de ce moment, on la voit pleurer sans cesse et — apparemment... — pour des riens. Tantôt elle se réfugie dans la solitude, et tantôt elle manifeste, plus vif et nettement exagéré, le besoin d'affection qu'elle tenait de sa nature. Elle essaye, en vain d'ailleurs, de se faire plaindre comme l'une de ses cousines. Au pensionnat, elle cherche à imiter certaines de ses compagnes qui s'attachaient particulièrement à l'une des maîtresses. Qui sait? N'y eut-il pas à l'origine de sa crise de scrupules la même recherche angoissée des caresses disparues?... N'importunait-elle pas constamment alors sa sœur Marie pour qu'elle dissipât ses doutes et la consolât?... Et n'est-ce pas un hasard bien curieux qu'à la même époque se déclare le mal étrange qui se termine par l'apparition souriante de la sainte Vierge? Car on ne peut s'empêcher de remarquer que Thérèse ne sort de cette singulière maladie qu'à la suite de l'intervention

(1) « Elle ne monterait pas l'escalier toute seule, à moins de m'appeler à chaque marche : « Maman! Maman! » Autant de marches, autant de « maman! » et si par malheur j'oublie de répondre une seule fois : « Oui, ma petite fille! », elle en reste là, sans avancer ni reculer. » *Ibid.*

(2) *Histoire d'une Ame*, ch. II.

d'une maman, sa maman du Ciel... — Notons-le bien, d'ailleurs : même après le miracle du « Sourire », toute inquiétude intérieure n'a pas disparu, et ce n'est qu'en 1886, avec la fameuse « grâce de Noël », que la guérison se confirme. Mais, là encore, peut-on ne pas être frappé de certaines harmonies? Thérèse, on s'en souvient, s'attendait, ce jour-là, à trouver dans la cheminée ses souliers remplis de bonbons et de menus jouets; mais voici qu'en montant dans sa chambre, elle entend son père qui prononce à haute voix : « Pour une grande fille comme Thérèse, c'est là une surprise trop enfantine : je l'espère, ce sera la dernière année. » A l'instant, ô merveille! la fillette « retrouve pour toujours sa force d'âme, autrefois perdue à l'âge de quatre ans et demi (1) ».

Nous ne mettons pas en question la réalité de l'intervention surnaturelle; mais comment ne pas en relever l'à-propos? Il y eut « grâce » sans doute, mais n'y eut-il pas cela et autre chose? ou bien encore, de quoi la grâce se servit-elle? « Pour une grande fille comme Thérèse... » Ces mots et les suivants signifient : c'en est fait, et il faut maintenant qu'elle en prenne son parti : l'âge des caresses maternelles est passé, l'âge où il faisait si bon se blottir dans les bras de sa maman; c'est fini et une autre vie commence. Est-ce que, Dieu aidant, il ne suffisait pas que Thérèse prît conscience de cela, pour que sa vie affective devînt plus stable et normale? Ces paroles de son père, c'est elle-même qui le rapporte, lui « percèrent le cœur ». Nous le comprenons : libérateur et cruel, tel est bien d'ordinaire un coup de bistouri.

Peut-être ne serait-il pas inutile de poursuivre cette petite enquête au delà de la « conversion » de Noël, car on se demande, à certains indices, si cette « conversion »

(1) *Histoire d'une Ame*, ch. v.

fut tout à fait radicale, au moins dans le domaine de l'inconscient. Mais cela nous mènerait trop loin. Bornons-nous à attirer l'attention du lecteur sur la correspondance de la Sainte au moment de la mort si pénible de son admirable père, et, d'autre part, sur ce qu'elle a appelé le « martyre » de son cœur, ce martyre qui dura pendant presque toute sa vie religieuse et qui consista en somme à être privée d'attentions maternelles, soit de la part de sa Mère prieure, soit, en raison de la règle et de ses propres résolutions, de la part de ses sœurs selon la chair, de celle en particulier qu'elle appelait sa « petite mère ».

Et nous croyons qu'on peut dire ceci : jusqu'à la conversion de Noël, — peut-être même au delà... — Thérèse, au fond de sa conscience, ou, pour parler comme nos psychologues modernes, au fond de son inconscient, Thérèse *n'avait pas accepté la mort de sa mère* et, à l'aveugle, elle cherchait encore ses bras.

Qui ne voit combien cette hypothèse jetterait de lumière sur les origines psychologiques de la « petite voie »? Thérèse « cherche les bras de Jésus »? Ce sera même le fondement de toute sa doctrine spirituelle? Eh! bien, répliquerons-nous, ce n'est pas tellement étonnant, car, au fond, depuis l'âge de quatre ans et demi, la « petite Thérèse » n'a jamais pris tout à fait son parti de ne plus être portée et caressée dans les bras de sa maman. N'était-il pas normal, en quelque sorte, qu'inconsciemment elle cherchât *une suppléance*? Et c'est ainsi, pensons-nous, que s'insinua, dans l'ordre naturel, l'inspiration de la « petite voie ».

Un psychiâtre s'en tiendrait là, peut-être; j'entends : l'un des plus sages. Mais le point de vue chrétien, qui est un point de vue intégral, est à la fois plus hardi et plus prudent : plus hardi, parce qu'en dépassant l'ordre des causes prochaines, il va plus loin que l'analyste le plus subtil, et plus prudent, parce que, plus averti des

limites de la nature, il ne la force jamais. Et si nous admettons que tel fut chez sainte Thérèse de Lisieux le jeu naturel et inconscient des forces psychiques, nous nous garderons d'oublier que la Providence de Dieu les menait de haut et veillait sur leur évolution. Si nous reconnaissons qu'il y eut « refoulement », nous remarquerons aussi que les cas analogues sont sans doute innombrables et que l'histoire n'a enregistré l'éclosion que d'une seule « petite voie ». Au bout du compte, nous en ferons remonter à Dieu la gloire et le mérite, toute la gloire et tout le mérite.

D'autant mieux qu'ici la surnature vient admirablement couronner la nature. « Non veni solvere, sed adimplere. » La parole du Christ s'applique à la genèse de l'inspiration de la « petite voie ».

Dieu, en effet, a révélé lui-même, par des moyens surnaturels et en pleine clarté, ce que les démarches obscures de l'inconscient suggéraient à peine. Nous savons comment se fit cette révélation. Sœur Thérèse elle-même l'a raconté : « J'ai demandé aux Livres Saints, explique-t-elle (1)... ; et j'ai lu ces paroles sorties de la bouche même de la Sagesse éternelle : « Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi » (Prov., IX, 4). Je me suis donc approchée de Dieu, devinant que j'avais découvert ce que je cherchais. Voulant savoir ce qu'il ferait au « tout petit », j'ai continué mes recherches, et voici ce que j'ai trouvé : « *Comme une mère caresse son enfant*, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux » (Is., LXVI, 13-12). Ah! continue-t-elle, jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses, ne sont venues réjouir mon âme!... » Certes, la petite Thérèse a dû exulter en cette minute bienheureuse : qu'on

(1) *Histoire d'une Ame*, ch. IX.

imagine une petite orpheline à qui l'on dirait : le bon Dieu vous a rendu votre maman, elle est là, elle va vous prendre dans ses bras... Or, Thérèse est toujours restée un peu l'orpheline qui attend le retour de la grande et chère morte.

Dirigées par la même main, nature et surnature conspiraient donc dans le même sens. Tout poussait Thérèse Martin à se conduire en chaque occasion, même et surtout à l'égard de Dieu, comme un petit enfant qui s'efforce de retrouver les caresses maternelles. « Jésus me veut orpheline », disait-elle (1). Poussée d'en bas et appel d'en haut agissaient de concert, et c'est à leur rencontre qu'il faut situer le lieu où jaillit l'inspiration de la « petite voie ».

Quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette inspiration, il ne saurait y avoir de doute sur son contenu. Il est certain que l'idée initiale de notre « petit docteur » a été de *copier les manières des petits enfants* à l'égard de leurs parents. Que les textes de l'Écriture et les grâces d'illumination soient arrivés *ex abrupto* dans l'intelligence de Thérèse ou qu'ils aient plutôt, comme nous le pensons, explicité et couronné, transposé et amplifié une longue préparation inconsciente, il reste que la Sainte a déclaré elle-même :

> « Je veux être ici-bas votre image fidèle,
> Petits enfants (2). »

Elle a dit cela cent fois et de cent manières. A sa source même, — et par là, nous entendons beaucoup de choses... — la « petite voie » est une voie « d'enfance ».

(1) Lettre à sa sœur Céline, 23 septembre 1890.
(2) « Aux Saints Innocents. »

II. — La « quête de Dieu »

On a écrit : « La bienheureuse Thérèse n'envisageait point les vertus comme devant conduire à l'Amour, mais c'est au contraire de l'Amour qu'elle fit découler toute sa perfection (1). » Il n'est personne, à l'heure actuelle, qui n'en convienne.

Mais ce consentement ne suffit pas, et ce qui importe le plus quand il s'agit de replacer dans leur ordre les maîtresses pièces d'une doctrine comme celle de Sœur Thérèse, c'est de dépasser le fait et d'en montrer les raisons, c'est d'expliquer qu'il *devait* en être ainsi et que l'évolution normale de l'idée inspiratrice avait de telles exigences.

Or, en ce qui concerne la « petite voie », la logique interne que nous cherchons se dessine assez nettement dès que l'on tient l'idée inspiratrice dont nous venons de parler, et suivant laquelle l'âme chrétienne, avide de perfection, n'a qu'à copier (surnaturellement) les mœurs de l'enfance. Ce fut la grande trouvaille de sainte Thérèse de Lisieux, et elle domine sa vie comme sa doctrine avec une logique dont un examen superficiel permettrait de douter, mais qu'on retrouve sans peine, et rigoureuse, et atteignant jusqu'aux détails, dès que l'on y fait attention :

« Je veux être ici-bas votre image *fidèle*,
Petits enfants. »

C'est ce qui nous autorise à croire que le rôle de l'Amour dans la « petite voie », rôle éminent et absolument premier, n'est pas seulement à accepter comme un fait,

(1) *L'Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Office Central de Sainte-Thérèse, Lisieux, ch. 1, a. 1, p. 3.

mais qu'il était supposé et exigé par le principe que nous venons de rappeler.

C'est qu'en effet les petits enfants n'auraient pas reconnu en Thérèse leur fidèle image si, *d'abord*, ils n'y avaient pas retrouvé l'amour.

Au besoin, ils en auraient appelé — la belle plaidoirie!... — à toutes les mamans, qui savent « par connaturalité » quelles merveilles d'amour Dieu a disposées dans le cœur des tout-petits, et qui ont passé tant d'heures précieuses à les voir se révéler, si délicatement traduites, dans leurs moindres gestes.

Dieu a voulu que le premier élan de l'enfant, et le plus spontané, le porte vers les bras de sa mère : c'est un élan d'amour.

Et comment s'en étonner?

Est-ce qu'il n'est pas, cet élan, la condition de tout son devenir? Il s'agit pour l'enfant de vivre, il s'agit de croître, c'est-à-dire de vivre plus. Mais, est-ce que tendre vers les bras de sa mère, ce n'est pas justement tendre vers la vie? Il y trouve tout ce qu'il aime et tout ce dont il a besoin : il y est nourri, protégé, soigné, caressé. Il y trouve même ce luxe nécessaire au bonheur humain qui consiste à donner du bonheur aux autres : à peine est-il là, blotti comme un oiseau, que le visage maternel s'éclaire; ses petits frères eux-mêmes en tireront de la joie, car alors il suffira d'un regard vers la mère pour que celle-ci, touchée de cette générosité, l'exauce et remplisse la menotte qui fait ses premières aumônes. Enfin, que l'élan affectueux dont nous parlons fasse défaut, et cela suffit pour enrayer les progrès de l'enfant et le livrer aux puissances de mort.

Ainsi, au début de la voie qui le conduit à la perfection de sa condition humaine, il y a d'abord pour le tout-petit l'élan qui l'entraîne dans les bras de sa mère. L'amour

inaugure sa croissance et, de progrès en progrès, ne cesse d'en assurer l'heureux développement.

C'est donc l'amour que Thérèse de Lisieux placera au départ de sa « petite voie » et de chacune de ses démarches vers la perfection spirituelle. Elle écrivait un jour à un missionnaire : « notre unique trésor, n'est-ce pas Jésus?... Je vous en supplie, ne restez plus à ses pieds, suivez ce *premier élan qui vous entraîne dans ses bras* (1). » L'image n'est-elle pas assez fidèle?...

La première attitude, l'attitude foncière de l'âme qui choisit la « petite voie », c'est de chercher les bras de Jésus, c'est d'être continuellement en quête de Dieu. Et cela, de par la charité.

Et nous pouvons maintenant admirer l'exactitude avec laquelle, à partir de ce qui en est la base, la doctrine spirituelle du « petit docteur » s'adapte au dogme et à la plus solide théologie. Centrer du premier coup toute la vie spirituelle dans la charité, faire de celle-ci la grande force d'ascension et l'énergie constamment nécessaire à chaque progrès, concevoir la vie du chrétien d'abord comme une continuelle et ardente « quête de Dieu », n'était-ce pas faire preuve, au plus haut point, de sens et de génie surnaturels? Admirons aussi les prévenances de Dieu et sa miséricorde à l'égard de la petite Sainte; car cette estime extraordinaire de la charité, on doit l'attribuer sans doute à des grâces spéciales, mais, en s'appuyant sur les remarques que nous placions au début de cette étude, ne doit-on pas reconnaître que la Providence avait disposé dans ce sens les principaux événements de l'enfance de Thérèse? La tactique providentielle s'employa toute, semble-t-il, à attiser ce feu, même lorsque l'on eût dit qu'elle faisait tout pour l'éteindre : que la plus câline des petites

(1) Lettre à un missionnaire, son « frère spirituel », 13 juillet 1897.

filles, que la plus inconsolable des orphelines ait fait de l'amour filial le pivot de sa doctrine, cela convenait en vérité.

Cet amour filial, et, plus précisément, cet amour filial de petit enfant, sainte Thérèse de Lisieux en a reproduit jusqu'aux *nuances*.

La remarque va nous permettre de grouper autour de la tendance d'amour qui constitue la première étape de la « petite voie, » d'autres attitudes également propres à celle-ci et dont l'importance est appréciée avec la plus grande diversité. Car on insiste tantôt sur la confiance et tantôt sur la simplicité, tantôt c'est l'abandon que l'on met en valeur et, tantôt, c'est l'esprit de sacrifice. Les citations de Sœur Thérèse elle-même ont peut-être servi à entretenir la confusion, car, il faut le répéter, la Sainte avait beaucoup de logique dans l'esprit, mais elle répugnait à en faire parade. Peut-être cependant n'est-il pas impossible d'assigner à chacun des éléments que nous venons d'énoncer sa place normale dans l'ensemble du système. Il suffit de ne pas perdre de vue l'inspiration initiale.

Défiance de soi-même, confiance, simplicité ou abandon, esprit de sacrifice, tout cela exista chez Sœur Thérèse, et tout cela joue dans sa « petite voie » un rôle important, parce que tout cela existe chez les petits enfants.

Or, chez eux, tout cela se groupe autour de l'élan d'amour qui les entraîne vers leurs parents. Et voici de quelle manière : la défiance de soi-même excite cet élan, la confiance le protège, le simple abandon l'épanouit, et le sacrifice le prouve. L'âme qui a fait sien l'idéal de Thérèse : « J'imitai les petits bébés... (1) », se voit donc invi-

(1) *Histoire d'une Ame*, ch. x.

tée à reproduire ces diverses attitudes et à les mettre pareillement au service de sa charité.

On sait combien les tout-petits s'effrayent lorsqu'ils se sentent seuls et ne pouvant compter que sur eux-mêmes ; mais on sait aussi avec quelle force nouvelle ils se serrent contre leur mère, après qu'ils ont éprouvé leur impuissance. Dans l'ordre surnaturel, la défiance de soi consiste à se pénétrer de la parole de Notre-Seigneur : « Sine me, nihil..... » Comme on l'a remarqué très justement, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus « a toujours vécu sous la lumière de cette parole (1) ». Toujours, elle a eu peur d'être livrée à ses propres forces et, jusque sur son lit de mort, elle affirmait : « Je n'ai jamais rien pu faire toute seule (2) », montrant par là qu'au déclin de sa vie elle ressemblait encore au bébé qui trottinait inlassablement sur les pas de sa mère — « cette pauvre mignonne ne veut pas me quitter... » — et qui, loin d'elle, se serait cru perdu. A condition de n'être là qu'au service de l'amour, une peur semblable, loin de paralyser les « petites âmes », ne peut que les faire s'élancer plus ardemment au devant de l'étreinte divine.

La confiance y contribuera à son tour en protégeant cette ardeur, comme elle protège l'amour filial des tout-petits. Ils en ont besoin, en effet, lorsque sur le visage maternel il ne leur semble lire que sévérité, froideur, oubli peut-être. Nous ne prêtons pas assez d'attention à leurs angoisses et il peut y avoir, il y a de véritables désespoirs dans ces petits cœurs. Qu'importe que la raison en soit, à nos yeux, futile ! C'est de leur point de vue qu'il faut en juger. Si, alors, ils n'avaient rien pour protéger leur amour — leur vie... — quelle ne serait pas leur

(1) R. P. Lajeunie, op. cit., *La B^e Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 128.
(2) 11 août, *Histoire d'une Ame*, ch. XII.

misère! Mais la confiance est là qui les maintient « quand même » dans leur orientation première. Même s'ils viennent d'être sévèrement grondés, même s'ils ont eu l'impression d'être moins aimés, il suffit qu'un danger les menace pour qu'aussitôt ils appellent : « Maman! » Les mamans sont coupables qui déçoivent et lassent une telle espérance, parce que cela tue l'amour. L'espérance chrétienne, elle, est à l'abri de toute déception, et l'on sait que du côté de Dieu elle est infaillible. La charité ne peut donc avoir de meilleur rempart. Et qui ne voit que ce rempart est souvent nécessaire dans la vie spirituelle? Ne l'est-il pas dans une vie orientée vers la perfection et soumise à l'épreuve des plus sombres « nuits »? En mettant la confiance surnaturelle au service de la tendance d'amour qui entraîne l'âme vers Dieu, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus faisait donc preuve d'une grande sagesse. Elle-même a donné au monde le plus héroïque exemple d'espérance « quand même »... Elle qui se défiait tellement de ses propres ressources, ne comprenait pas les âmes qui se méfient de Dieu et qui « ont peur d'un si tendre Ami (1) ». Et il est impossible de se rappeler sans émotion que la pauvre enfant a passé les derniers mois de son existence dans une nuit terrible de la foi et de l'espérance, ne sachant plus, en quelque sorte, s'il y avait un Ciel, se heurtant toujours au même « mur » comme à la paroi d'une tombe, et que jamais cependant il ne lui est échappé la moindre parole d'amertume ou d'impatience, jamais sa charité n'en a pâti, jamais elle n'a douté de Celui qui la crucifiait par amour. Quelle « lutte pour la vie » fut plus poignante que cette lutte pour l'amour? Mais aussi, quelle plus belle victoire?

Il y a cependant plus que de la confiance dans l'amour

(1) Lettre à un missionnaire, 1897.

des petits enfants. Confiance dit encore effort, tension, bien que ce ne soit pas nécessairement à un haut degré : on ne se confierait pas si l'on n'éprouvait encore de la crainte, et un amour seulement confiant n'est pas un amour tout à fait libre de s'envoler. C'est l'abandon qui largue ses derniers liens, le délivre et l'épanouit. Les petits enfants sont maîtres dans l'art de pratiquer l'abandon et c'est merveille de les voir entre les bras maternels se confier au courant de leur bel amour, comme une petite barque qui se détacherait doucement de la rive et s'en irait au fil de l'eau. Personne ne sait mieux s'occuper à simplement aimer.

Or, c'est peut-être en quoi Sœur Thérèse les a le plus fidèlement copiés. Elle était peu attirée, on s'en souvient, par les méthodes, les traités compliqués, les examens, les retours sur soi-même. Il paraît que le temps des retraites était pour elle, ordinairement, un supplice ; elle en devenait malade presque et ne retrouvait son calme coutumier que lorsque le prédicateur était parti... Au contraire, dès qu'il s'agissait de suivre simplement la poussée de son amour, elle vivait dans une paix admirable : « Comme il est facile de plaire à Jésus ! disait-elle. Il n'y a qu'à l'aimer, sans se regarder soi-même, sans trop examiner ses défauts..... (1) » Quand elle se livrait ainsi à la force intérieure qui la soulevait vers Dieu, la souffrance elle-même était impuissante à la retenir. Thérèse, alors, ne cessait pas de monter. Peut-être était-ce encore plus simplement et plus droit. Une fois, son infirmière la trouva sur son lit, silencieuse et radieuse, les mains jointes et les yeux levés au Ciel. C'était peu de jours avant sa mort. « Que faites-vous donc ainsi? demanda la religieuse. Il faudrait essayer de dormir. — Je ne puis pas, ma Sœur, je souffre trop !

(1) Lettre à Céline, 6 juillet 1893.

Alors je prie... — Et que dites-vous à Jésus? — Je ne lui dis rien, je l'aime..... (1) »

Cet amour ne se reposait pas toujours dans la pratique très simple du Saint Abandon (2). Il cherchait encore et souvent à se prouver lui-même, en inspirant une acceptation généreuse du sacrifice. Et cela aussi fait partie intégrante de la « petite voie », car c'est ainsi que s'y prennent les enfants pour prouver leur amour, et il faut encore leur ressembler en cela.

Pour témoigner qu'ils « aiment en vérité (3) », ils n'ont pas de meilleur moyen que d'accepter les privations qu'on leur demande, et plus ils sont généreux, plus on croit à leur affection. Il est vrai qu'on ne saurait sans imprudence leur demander de gros sacrifices : ils sont trop faibles pour les affronter. Mais la fidélité à accepter de menues contrariétés, la promptitude à obéir à de petites consignes ennuyeuses, un léger caprice surmonté, un mouvement de turbulence réprimé, voilà ce dont, habituellement, ils sont capables et qu'ils pourront recommencer chaque jour, à la grande joie de leur père et de leur mère.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a transposé cela dans l'ordre surnaturel avec une prudence et une délicatesse désormais célèbres. Pour beaucoup de chrétiens, elle est d'abord celle qui « jette sur les pas de Jésus les fleurs des petits sacrifices ». Nous maintenons qu'en fait et en droit ce n'est pas ce geste qui la caractérise *d'abord ;* mais il est également certain que c'est par là qu'éclata le plus, aux

(1) *Histoire d'une Ame,* ch. XII.

(2) Il convient, d'ailleurs, de rappeler que cet abandon n'excluait pas la prudence, et que Sœur Thérèse savait, quand il le fallait, organiser rationnellement sa vie. Mais c'était toujours, et même lorsqu'elle agissait le plus virilement, dans un certain *esprit*, celui que nous essayons de dégager ici et dont nous étudierons plus loin la mise en œuvre, l'esprit d'enfance.

(3) Saint Augustin.

yeux des hommes et, sans doute, aux yeux de Dieu, la vigueur et la délicatesse de sa charité. « Le bon Dieu m'éprouve, disait-elle, afin que je lui donne plus de *témoignages* d'abandon et d'amour (1). » Elle avait compris la parole du Christ : « Il ne suffit pas de dire : Seigneur! Seigneur! pour entrer dans le royaume des Cieux... (2) » et elle enseignait qu' « il faut faire tout ce qui est en soi, donner sans compter, se renoncer constamment, en un mot, *prouver son amour* par toutes les bonnes œuvres ».

Mais, « image » toujours « fidèle » des petits enfants, elle préférera une générosité constante à accomplir de petits sacrifices à la recherche des grandes mortifications. Elle ne refusera pas de porter les croix les plus lourdes, certes, mais elle laissera à Dieu le soin de les poser lui-même sur ses épaules. On sait d'ailleurs que cet « ascétisme de petitesse » cache et requiert, quand il est fidèle, le plus authentique héroïsme : « Comment témoignerai-je mon amour, puisque l'amour se prouve par les œuvres? Eh! bien, le petit enfant jettera des fleurs... Oui, mon Bien-Aimé, c'est ainsi que ma vie éphémère se consumera devant vous. Je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver mon amour que de jeter des fleurs : c'est-à-dire de ne laisser échapper *aucun* petit sacrifice, *aucun* regard, *aucune* parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Je veux souffrir par amour et jouir par amour; ainsi je jetterai des fleurs. *Je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour vous.....* (3) » On comprend qu'une telle fidélité « in minimis » se soit alliée au désir du plus grand de tous les sacrifices, le martyre. Mais n'est-ce pas surtout parce que martyre égale : témoi-

(1) 10 juillet 1897. — Cf. *Esprit...*, ch. II, § 4, p. 121.
(2) Mt., VII, 21.
(3) *Histoire d'une Ame*, ch. XI.

gnage, et que le martyre chrétien est le plus beau témoignage qu'un homme puisse rendre de sa charité? Rien ne montre avec plus d'évidence que cet homme ne récitait pas en vain la formule : « Je vous aime, mon Dieu, par dessus toutes choses... » Et c'est Notre-Seigneur enfin qui l'a dit, avant de le confirmer par l'exemple du Calvaire : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de mourir pour ceux qu'on aime... »

Au terme de cette première enquête, la « petite voie » apparaît donc inspirée par le souci de copier surnaturellement les mœurs de l'enfance, et, à cause de cela, elle semble consister d'abord en une tendance d'amour qui porte l'âme à chercher continuellement les bras de Jésus. Elle est premièrement une quête ardente de Dieu. Elle est premièrement *charité*. C'est en ce sens que Thérèse a pu dire : « Vous désirez un moyen pour arriver à la perfection, je n'en connais qu'un seul : l'Amour (1). »

(1) Lettre à sa cousine Marie Guérin, 1894. Charité, disons-nous, et, par conséquent, amitié avec Dieu et avec les amis de Dieu. Charité *fraternelle* qui rayonnait pendant la vie de la Sainte avec l'intensité que l'on connaît et qui devait éclater surtout dans sa glorieuse survie. Bien que ce point de vue dépassât les limites que nous nous sommes volontairement tracées, il était indispensable d'en signaler l'existence et l'importance : comme tous les Saints, Thérèse de Lisieux a compris qu'on ne peut séparer dans la charité l'individuel et le social, et que prétendre aimer Dieu à l'exclusion du prochain, c'est « mentir » (Ire Jo., IV, 20). Rappelons toutefois qu'elle concevait le zèle comme venant en suite de la charité à deux, et qu'elle a subordonné son action sociale à sa vie d'union; le passage suivant montre bien comment se faisait pour elle le passage de sa méthode de perfection personnelle à sa méthode d'action apostolique; « Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces: et me *plaçant bien vite dans les bras du Bon Dieu, j'imitai les petits bébés* qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père, et je dis : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants; si vous voulez

Mais cette recherche amoureuse de Dieu est une recherche filiale et semblable à celle des petits enfants pour leurs parents : elle s'enflamme par la défiance de soi, elle se protège par la confiance, elle s'épanouit dans la simplicité et l'abandon, elle se prouve enfin par l'acceptation généreuse et fidèle des petits sacrifices (1).

(*A suivre.*)

Fr. F. Florand, O. P.

Lille.

par moi, leur donner ce qui convient à chacune, remplissez ma petite main, et, *sans quitter vos bras*, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors... » (*Histoire d'une Ame*, ch. x.)

(1) Il est remarquable, certes, et nous le répétons, que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ait assigné une telle primauté à l'amour; ce sera toujours la grande gloire de la petite Sainte d'avoir pris pour devise : « Vivre d'amour ». Toutefois, on ne saurait oublier, — et cela ne diminue en rien cette gloire... — que rien n'était plus normal dans une doctrine de perfection chrétienne. Car il s'agit bien d'une doctrine de perfection et il n'est peut-être pas inutile d'y insister au passage. Dans le texte capital où elle raconte comment elle découvrit sa « méthode » (ce n'est qu'à regret que nous employons ce mot, et à défaut d'un autre), Sœur Thérèse écrit : « Mon désir a toujours été de devenir sainte » (*Histoire d'une Ame*, ch. IX). C'est pour parvenir à ce but qu'elle a pratiqué sa « petite voie »; c'est pour y conduire les autres qu'elle l'a enseignée. On voudrait être assuré que tous ceux qui font profession d'aimer et d'imiter la « petite Thérèse » s'en rendent toujours compte... Nous, du moins, soyons-en bien persuadés : on ne peut s'engager sérieusement dans la « petite voie » sans courir des risques sublimes.

Margaretha Ebner

Margaretha Ebner naquit vers 1291 à Donauwörth (Bavière), d'une famille patricienne. Elle entra très jeune au monastère des Dominicaines de Medingen, près de Dillingen, non loin de son pays natal. En 1312, elle fut atteinte d'une maladie qui lui laissa pour toute sa vie une santé chancelante : de 1314 à 1326, en particulier, elle demeura alitée plus de la moitié du temps. En 1324, lorsque Louis le Bavarois apporta la guerre dans le pays, gravement souffrante, elle dut retourner pour un temps dans sa famille. Elle revint ensuite au cloître à une date qui nous est inconnue.

Aux tourments physiques, aux peines intérieures, aux troubles provoqués par les dissensions religieuses, vint s'ajouter encore le chagrin causé par la mort, survenue en 1332, d'une amie très chère qu'elle s'était faite au cloître. Mais, cette même année, Margaretha eut la joie d'entrer en relations avec Henri de Nördlingen, prêtre séculier qui joua un rôle important dans l'histoire religieuse de son temps. Il devient bientôt son confident et son père spirituel; lui-même éprouve pour elle la plus haute vénération, car il la considère comme une créature exceptionnellement privilégiée de Dieu.

En 1335, par suite des difficultés entre le pape et Louis le Bavarois, Henri de Nördlingen se rendit à Avignon. Peu après son retour, il fut obligé de quitter pour long-

temps la Bavière : le pape avait prononcé l'interdit sur tous les pays fidèles à Louis le Bavarois et, en 1338, celui-ci avait défendu de respecter l'interdit. Fidèle au pape, Henri de Nördlingen s'exila. Il séjourna assez longtemps à Bâle, où il continua à demeurer le centre d'un petit groupe mystique. Pour ses amis spirituels, il traduisit en haut-allemand la Lumière de la Divinité *de Mechtilde de Magdebourg, écrite en dialecte bas-allemand : Margaretha Ebner eut, une des premières, communication du précieux texte.*

Au cours de ses voyages en Allemagne quand les querelles politiques se furent un peu apaisées, Henri de Nördlingen n'eut plus que rarement l'occasion de revoir sa fille spirituelle, mais il lui écrivit des lettres qui nous ont été conservées : elles sont parmi les plus intéressantes que le moyen âge nous ait laissées, pour la vie intérieure qu'on y surprend et pour les renseignements qu'elles nous fournissent sur les événements religieux du XIV^e^ siècle.

Sur les instances de son père spirituel, Margaretha commença, pendant l'Avent de 1344, à rassembler en un seul récit les notes qu'elle avait prises sur les faveurs reçues de Dieu et les diverses étapes de sa vie intérieure. Le livre embrasse toute la période de 1312 à 1348. Dans ces Révélations, *Margaretha fait preuve d'une grande sensibilité, d'une grande sincérité. Comme toute son époque, elle éprouve une vive dévotion envers la Passion du Christ et Jésus enfant — dévotion qui s'exprime parfois avec une naïveté dont notre temps n'a plus guère le sens, mais qui n'en est pas moins profonde et émouvante.*

Margaretha Ebner mourut le 20 juin 1351 en odeur de sainteté.

Ses révélations et les lettres de Henri de Nördlingen ont été publiées par Pilipp Strauch (Margaretha Ebner und Heinrich von Nördlingen, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Mystik, *Freiburg i. B. und Tübingen, 1882*).

Le texte traduit ci-dessous termine les révélations (éd. Strauch, pp. 161-166). C'était la prière favorite de Margaretha. On comprend aisément qu'elle l'ait nommée « Pater », puisque, comme dans la prière enseignée par le Christ, elle expose ses besoins et demande toutes les grâces nécessaires en vue de son propre salut, du bien des âmes et de la plus grande gloire de Dieu.

Ici commence le « Pater noster » de Margaretha Ebner

Seigneur, en ton très haut amour, en ton immense et douce miséricorde qui, de toute éternité, s'est répandue du ciel sur la terre, je te recommande la pureté de notre âme, la droiture de nos cœurs, l'innocence de toute notre vie, l'honnêteté de tous nos désirs et de toutes nos pensées. O Jésus-Christ, que ton infinie miséricorde nous prépare et que ton amour parfait nous contraigne, afin que nous soyons introduits en la grâce la plus suave, en l'amour le plus sincère que tu as réservés à tes meilleurs amis dans la vie, la mort et l'éternité.

Je te prie, mon Seigneur, de nous unir intimement par ton pur amour au bien que tu es toi-même, ô Dieu! Je te prie, Seigneur, au nom de l'aide puissante que tu nous a donnée pendant ta sainte vie humaine grâce à toutes tes œuvres d'amour, de nous faire prendre conscience, par une touche suave, de ta présence visible et invisible, de nous faire comprendre ce qu'est l'amour véritable envers toi, afin que toute notre joie ne soit qu'en ta sainte Passion et en tes sacrements, et que tu nous donnes par là le parfait mépris du monde, l'oubli complet de nous-mêmes, la connaissance véritable qui nous fasse regretter nos péchés et les éviter dans l'amour parfait, et une souffrance

amère pour tout le temps que nous avons perdu par nos pensées, nos paroles, nos actions, notre indifférence envers ta sainte grâce.

Fais, Seigneur, que notre sincère amour pour toi nous mette sans cesse en garde attentive contre nous-mêmes et nous donne la victoire sur tout mal. Accorde-nous, Seigneur, de te connaître et de t'aimer selon la parfaite vérité et d'être lavés et purifiés de toutes nos fautes par ton infinie miséricorde, afin que nous apparaissions devant le miroir lumineux de ta face divine aussi purs que quand notre âme fut donnée à notre corps, et notre corps lavé par le baptême.

Je te prie, Seigneur Jésus-Christ, au nom de ta grâce parfaite, de nous aider à accomplir en nous ta sainte volonté, que ce soit dans la joie ou la souffrance. Que ta toute-puissance nous oblige, que ton doux amour nous contraigne à ne plus vivre selon la nature, afin que toi, Jésus-Christ, tu vives en nous avec toute ta grâce, et que nous vivions pour toi seul selon la vérité. Accomplis puissamment en nous tes œuvres les plus suaves que ton désir intime accomplit en tes plus chers amis, jusqu'à ce que nous comprenions ce qu'est le véritable amour envers toi, jusqu'à ce que nous arrivions au terme de notre vie, où nous comprendrons dans les joies célestes ce qu'est la pure union entre toi et l'âme misérable que tu as ornée de ta divinité, à qui tu t'es donné dans la lumière selon toute ta noblesse divine, que tu as embrassée avec amour selon la puissance de ta divinité, en sorte qu'elle n'est rien sans toi mais porte en elle, en une divine clarté, l'image de ta Sainte Trinité.

Je te prie, Seigneur, de nous pénétrer des souffrances de ton cœur, afin qu'elles soient imprimées en nous comme vrai signe d'amour de ton cœur, autant que ton désir amoureux l'a jamais accordé à un cœur sincère.

Donne-nous, Seigneur, la douce joie intérieure d'un cœur pur désirant le pain vivant de ton saint corps, et une soif ardente dans laquelle nous osions te recevoir

selon la profondeur de ta miséricorde. Exerce envers nous ta bonté en nous accordant ta suavité et ta faveur, afin que, par l'accroissement de nos vertus et de ta grâce, nous éprouvions véritablement en nous la force cachée de tes sacrements.

Je te prie, Seigneur, de nous nourrir aujourd'hui en même temps que le prêtre qui te reçoit le plus dignement sur la terre, afin que nous soyons comblés de toutes les grâces de ton Saint Sacrement, aussi véritablement que si nous te recevions réellement de ses mains avec la dignité de son désir, afin que, par ta grâce toute-puissante, nous ne souffrions pas des malheurs de la chrétienté (1), et que nous n'apportions le dommage d'aucun mal à la vérité sans tache que tu es toi-même, Dieu où se contemple toute vérité. Fais que nous paraissions devant ta face divine innocents de cette faute et de toute faute, et ornés de ta grâce parfaite. Fortifie-nous par ton pain vivant pour que notre amour ardent s'accroisse sans cesse et que nous soyons enveloppés de ton infinie miséricorde, protégés contre tout mal et prisonniers de ta sainte vérité. Ouvre-nous les trésors de la grâce, augmente-la sans cesse en nous, et qu'elle ne nous soit jamais enlevée jusqu'à la vie éternelle où elle sera notre récompense devant ta face, notre joie et notre désir en toi, éternellement. Et tout le temps que nous sommes en cet état que nous croyons être la vie, accorde-nous, au nom de cet amour qui t'a fait mourir pour nous sur la sainte croix, de mourir d'amour, afin que nous soyons près de toi dans les joies éternelles. Fais que nous quittions cet exil en grande joie, que notre âme, après cet exil, ne souffre plus ni tristesse ni effroi, que plus rien ne nous manque et que, par la bonté profonde de ton infinie miséricorde, nous ne soyons nulle part ailleurs que près de toi, dans la félicité en toi, dans

(1) Margaretha fait certainement allusion à l'interdit qui pèse sur l'Allemagne du fait de la dissension entre les papes d'Avignon et l'empereur Louis le Bavarois, excommunié par Jean XXII en 1324.

la joie et la récompense éternelle qui nous permettra de jouir de ta sainte divinité en l'infinie clarté, selon que tu te donnes à tes élus.

Et maintenant, je te prie, Seigneur, au nom du secours puissant que tu nous as donné par ta sainte humanité et par ta douloureuse Passion, de te montrer plein d'amour et de miséricorde envers tous nos désirs.

Je te prie, Seigneur, de te donner à nous en la grâce très suave par laquelle tu te donnes à tes plus chers amis, et de nous libérer de tout mal. Qu'est-ce que le mal? Seigneur, c'est tout ce qui n'est pas toi.

Donne-nous le baiser de ta paix éternelle en notre cœur et notre âme, avec plus de douceur que ton âme sainte n'en a jamais éprouvé lorsqu'elle reçoit un cœur pur dans la joie amoureuse d'un ineffable baiser. Apaise par là ton amour ardent, épanche ton infinie miséricorde, fortifie la vérité, enseigne-nous la vraie foi chrétienne dans la vie et la mort, assure le bien et la justice.

Seigneur Jésus-Christ, ta lumineuse et toute belle humanité doit être ma force intérieure, la purification de toute ma vie; qu'elle illumine toutes mes pensées pour que je reconnaisse la droite vérité. Notre chemin doit nous conduire vers toi dans la vérité, Seigneur, notre lumière sera la vie pure que tu menas pendant trente-trois ans sur la terre, tes œuvres d'humilité, ta douceur, ta douloureuse Passion, ta mort par amour, tes paroles de vérité.

Seigneur, veille doucement sur moi dans ta grâce, donne-moi une fin pleine d'amour avec de bonnes pensées, la jouissance éternelle de l'amour, Seigneur, car tu es notre Seigneur et nous n'en connaissons pas d'autre que toi. Ton honneur sera notre nourriture éternelle, ta puissance notre joie éternelle, la contemplation de ta face lumineuse notre éternel salut, alors que toute tristesse aura pris fin et que toute joie sera assurée par le jaillissement de la fontaine de vie. D'où a-t-elle jailli? Du cœur du Père, en tant que Verbe éternel d'amour, prisonnier pour nous dans le corps très pur d'une Vierge. Marie,

Mère de Dieu, que ta chasteté et ta naissance sans tache nous purifient ; que ton secours maternel, en même temps que celui de tous les saints et de tous les anges, nous ouvre la fontaine de toute miséricorde de laquelle aucun homme n'a jamais été écarté, afin que tu t'épanches en nous, Seigneur, et que tu répandes sur nous les dons abondants de ta grâce. Purifie-nous, lave-nous de toutes nos fautes dans le sang de tes saintes blessures. Abreuve-nous de l'eau d'où tu as jailli, éternelle Sagesse, éternelle Vérité, et celui qui en boit n'aura plus jamais soif : c'est là que notre âme sera abreuvée de clarté, afin que tu trouves en nous ta joie amoureuse, et que ta gloire s'accroisse sans cesse par nous, Seigneur, dans tes joies éternelles. Accorde-le-nous, Jésus, par la force de ton profond amour, d'où a pris source toute notre éternelle béatitude. Que, par la puissance surabondante de ta Passion sainte, nous soit accordée ton infinie miséricorde dans laquelle ta grâce nous prépare à accomplir ta sainte volonté, et surtout, orne-nous de la grâce de la très sainte pureté et de la vérité, d'un amour ardent, de la paix intérieure et extérieure, de la véritable humilité, du reflet lumineux de la vraie foi chrétienne.

Augmente en nous toutes tes grâces, Seigneur, jusqu'à ce que nous parvenions là où ta grâce divine sera notre joie éternelle et notre éternelle récompense. Amen. Deo gratias.

Traduit du texte moyen-haut-allemand par
JEANNE ANCELET-HUSTACHE

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La liturgie pour le peuple chrétien

(*Fin*)

§ III. A cet effet, utilisant largement le courant sanctificateur que la liturgie met à sa portée, il y a un point capital, sur lequel un tel fidèle doit avoir des idées foncièrement justes. Ce point capital n'est autre que la doctrine de l'Eucharistie sacrifice et sacrement, « mystère de foi » par excellence.

Or, qui ne sait que la grande majorité des chrétiens a des idées bien vagues, où le sentimentalisme tient plus de place que le dogme, sur le sacrifice eucharistique d'une part, sur l'Eucharistie-Sacrement d'autre part et sur le rapport de ces deux éléments du mystère (1). Le manque de doctrine liturgique est en cette matière si flagrant et si général, que deux grandes initiatives de Pie X qui eussent dû être combinées, et fécondées de la sorte, se sont développées séparément et n'ont qu'en partie réussi. C'est, en effet, dans le cadre du mouvement liturgique — la messe étant l'action eucharistique par essence — que l'on eût dû placer l'apostolat de la communion fréquente. Au contraire, on a fondé partout des ligues de communion

(1) Un article plein d'idées — parfois exigeantes mais objectivement justes — concourant à une thèse que l'on doit, au moins, examiner avec attention, traite le sujet que je veux toucher ici selon le même esprit, dans les « Questions liturgiques » de juillet 1930. Dom de Vooght l'a extrait de son intéressante brochure : *Eucharistie, Liturgie en Godsdienstig Leven*, Louvain, Mont-César, 1930.

aussi peu soucieuses que possible d'unir la piété personnelle et la piété de l'Église. La piété eucharistique s'en est ressentie : elle accuse une sorte de conflit latent entre l'allure de fait de la vie intérieure des communiants et les formes officielles que l'Église maintient à sa piété eucharistique.

En face d'une pareille constatation, on peut se demander si les formes de la liturgie eucharistique doivent s'interdire et se sont toujours interdit une certaine évolution ayant pour motif de rapprocher la liturgie du peuple chrétien. L'histoire répond : la liturgie eucharistique a évolué. Un simple parcours à vol d'oiseau à travers les siècles découvrira les grandes étapes de cette évolution, de cette adaptation.

Il est clair qu'un double développement s'est manifesté au cours des âges. Tout d'abord la dévotion des chrétiens apparaît si bien nouée à la liturgie eucharistique et fondue en elle, que c'est la communauté tout entière qui semble en inspirer les formes. Tant que cette union subsistera, le trait le plus saillant de la piété eucharistique sera l'ampleur et la solidité qu'elle tient du dogme et que la liturgie lui garantit. Déjà au temps de saint Justin, alors que le rite insensiblement se dessine, avec une certaine latitude pour les détails (1), la Synaxe et l'apport personnel des fidèles font corps d'une manière toute naturelle. Puis, à mesure que l'Église se répand sous des climats et dans des milieux culturels divers, la liturgie eucharistique, devenue un tout cérémoniel, se développe en formes particulières. Cela ne va pas, on l'a remarqué même à l'époque, sans quelque danger pour l'orthodoxie. Rome ne favorisera jamais trop de latitude. Mais cette

(1) Encore faut-il noter, comme le fait le Card. Schuster dans son chapitre sur l'antique hymnodie des vigiles (t. IV, édit. française) que « bien vite après la disparition des charismes, l'improvisation et la spontanéité des formules rituelles devinrent-elles suspectes ». Elles parurent tôt après comme l'apanage des sectes hérétiques.

manifestation de vie populaire dans la liturgie eucharistique, est précieuse à recueillir.

Dans le haut Moyen-âge, la vie liturgique romaine parvient à son point de perfection. Qu'en est-il encore, du rapport des formes officielles et des aspirations individuelles? Il est parfait. Au VIII[e] siècle, par exemple, non seulement il est évident que personne n'aurait la pensée de séparer la communion de la messe, il est vrai aussi que le peuple chrétien n'éprouve pas le besoin d'exhaler publiquement sa piété dans d'autres formes que celles que lui suggère l'Église. Pourtant, ne négligeons pas tels indices suggestifs : on trouve en plein VII[e] siècle des recueils extra-liturgiques, des manuels de prière privée qui sont, dirait-on, des contrefaçons de la prière officielle (1). Et il reste vrai que l'Église n'a jamais entendu étouffer la prière privée. Mais ces chrétiens, largement formés par elle, ne se souciaient pas que les effusions de leurs âmes fussent plus ou moins subtilement traduites. Ils se rendaient trop bien compte que leur vie chrétienne « était tout entière don de Dieu, fruit de la Passion du Sauveur... communication mystérieuse d'une réalité débordante, dont le sacrifice eucharistique est la source inépuisable ». Ils comprenaient que la vie rituelle alimente les racines de la vie morale « qui trouve en elle l'expression de ce qu'elle contient de plus sublime : l'activité des vertus théologales ». Beaucoup mieux que nous, ils « s'affranchissaient dans leur prière même de tout calcul, de toute préoccupation subjective, et, pensant uniquement à celui auquel ils voulaient exprimer leur foi et leur amour par le geste sublime du sacrifice », en union avec la commu-

(1) Le *Book of Cerne* en est un exemple. Et cette tendance à doubler le culte officiel soit par des eucologes représentant des systèmes d'écoles, soit par l'envahissement d'hymnes ou de pièces d'un caractère trop personnel dans la liturgie même, remonte assez haut, puisque le Concile de Laodicée au IV[e] siècle intervint contre elle. Il importe donc d'atténuer ce que la thèse de Dom de Vooght pourrait avoir de rigoureux, sur quelques points se référant à l'histoire.

nauté chrétienne, ils savaient pouvoir atteindre le sommet de la vie morale, la charité (1).

Lorsque, au VIII^e siècle, s'opère l'amalgame des liturgies romaine et gallicane, la même prépondérance du culte officiel laisse la même liberté dans les âmes. Pas de courant notable de la piété des fidèles qui ne s'exprime dans les formules eucharistiques, et, en tout cas, la piété eucharistique s'est jusqu'ici « exclusivement développée dans le sens de la liturgie ». Ce même développement se poursuivra encore plusieurs siècles. Le particularisme gallican lui-même et le foisonnement d'innovations liturgiques de l'époque suivante marquent des tendances individualistes et nationalistes (2), qui ne feront que s'accentuer; ils marquent aussi, néanmoins, l'intérêt vivant, pratique, populaire de la liturgie.

Chose digne de remarque, la décadence de la liturgie est enveloppée dans son triomphe. Saint Pie V, à la fin du XVI^e siècle, consacre l'hégémonie des formes latines-romaines. Victorieuse, la liturgie romaine entre dans l'immobilité. Alors, tandis que l'Occident a éparpillé dans la fièvre de ses nationalismes conquérants les restes de son latinisme, la vie spirituelle des fidèles se nuance, ou bien se complique et porte ailleurs que dans la liturgie ses activités. *L'assistance* à la messe suffira dès lors à ceux dont les pères participaient au saint sacrifice comme à *l'action* eucharistique.

D'action groupant la communauté chrétienne, l'Eucharistie deviendra pour eux principalement *l'objet* d'un culte.

(1) Dans la *Revue catholique des idées et des faits*, mai 1930, Dom G. Laporta exprimait fortement cette doctrine en une substantielle étude sur *l'esprit de la liturgie*.

(2) Opposées en tout au romanisme liturgique et moins favorables au sens catholique. E. Bischop avait souligné la portée de cette transformation dans des pages que Dom Wilmart édita naguère (Art Catholique) sous le titre de *Génie du rit romain* et qu'il éclaira de notes précieuses.

Elle est déjà, depuis le XIII^e siècle, l'objet d'une fête. Il est vrai qu'en ce temps-là le désir de voir l'hostie, la dévotion au Saint-Sacrement, fondés sur une doctrine théologique vaillamment défendue et appuyés sur d'éclatants miracles, n'impliquaient pas l'idée précise et directe, de séparer l'hostie de son cadre sacrificiel et sacramentel. Cette idée se précisa plus tard, et avec elle s'ancra l'équivoque moderne.

Une équivoque, en effet. Elle est née, on peut le conclure maintenant, de l'oubli par le grand nombre de la valeur qu'a pour notre vie religieuse le rite sacrificiel (1). Ne cherchons pas d'autre cause essentielle à la déformation de la piété eucharistique dont le nom même a été vidé d'une partie de son sens. La piété eucharistique, cela évoque aujourd'hui, selon la remarque de Dom Laporta, l'idée d'un culte extra-liturgique à la Sainte-Réserve. Le sens du mot hostie, qui signifie victime, n'a-t-il pas été, lui aussi, énervé?

« L'hostie blanche » devant laquelle se prosternent les fidèles, que leur *dit*-elle? Ils croient, certes, fermement qu'elle contient la présence réelle du Seigneur. Mais sous ce terme de présence réelle, que voient-ils? « La présence locale de la personnalité de Jésus. » La preuve en est que si chacun d'eux met son honneur et sa dévotion à contempler la sainte hostie, à monter la garde auprès du Tabernacle et à s'entretenir avec son Hôte divin, nul peut-être ne songe « que le réconfort qu'il en éprouvera ne l'aura pas fait, pour autant, bénéficier de la vertu proprement sacramentelle de l'Eucharistie ». L'idée de la présence locale du Sauveur, dans l'hostie et dans le communiant qui la reçoit, est devenue pour la plupart indépendante de cette doctrine capitale que l'Eucharistie est un sacrifice dans lequel s'insère un repas rituel.

(1) Dom G. Laporta, *Piété eucharistique*, dans la collection « La liturgie catholique », publiée par le Mont-César. Pages d'une grande pénétration et singulièrement opportunes. On souhaite une large diffusion à cette petite brochure.

Cette équivoque nous conduit en pratique à un véritable renversement de valeurs. Car enfin, le triple objet que symbolisent l'autel, la Table Sainte et le Tabernacle est susceptible d'un ordre qu'il ne faut pas méconnaître (1). L'essentiel, dans l'Eucharistie, c'est d'abord l'action sacrificatoire. La valeur lui vient d'un acte concret et rituel qui est la sainte messe. Par son acte, elle atteint son but. D'où la dignité éminente et supérieure de l'autel qui est la table du sacrifice. Puis la communion. Les fidèles se présentent à la sainte Table (2), *pour* y participer de la façon la plus étroite et la plus complète au sacrifice de la messe qui réalise à leur portée celui de la croix. L'excellence de la communion se déduit par conséquent de celle du divin sacrifice. Messe et communion confondent leurs trésors de grâces en ceci que la seconde nous met en part des fruits de la première. Communier en dehors de la messe, c'est au moins s'exposer — si l'on en fait sans raison une habitude — à étouffer en soi, inconsciemment et à la longue, cet amour de préférence et cette confiance pratique en la vertu suprême de la messe, que nos communions devraient accroître. Distinguer la communion de la messe, c'est, de quelque façon, l'amoindrir.

La liturgie a cependant prévu la communion en dehors de la messe; mais pour des cas de force majeure à peu près. Elle a donc prescrit de « réserver » la sainte Eucharistie dans les églises dont les titulaires ont charge d'âmes et à l'usage de ceux qui, par l'effet de la maladie ou toute autre cause sérieuse, ne peuvent assister à la messe. La Sainte-Réserve apparaît ainsi conditionnée par une utilité particulière. Elle manifeste un aspect accessoire de l'Eucharistie, qui, dans l'intention de la liturgie, n'est pas directement ordonné à un culte indépendant, isolé, formant une sorte de parallèle avec le divin Sacrifice. « On

(1) D. Laporta, *l. c.*, et Dom Lambert Bauduin dans un article sur l'Eucharistie, *Questions liturgiques*, 1921, p. 82, et *Irenikon*, 1926.

(2) Le nom même que nous lui avons conservé, indique qu'elle est, *comme* l'autel du Sacrifice, la *mensa Domini*.

ne réserve pas parce qu'on doit adorer, remarque D. Bauduin ; on adore parce qu'on doit réserver. »

Mais qui nierait, aujourd'hui, que les hommages de la plupart des fidèles vont à la Présence réelle du Seigneur dans l'Eucharistie, comme à la manifestation la plus éclatante de son amour et au plus secourable mystère de la foi ? On n'ignore pas qu'au sein des Congrès eucharistiques, des rapports d'une théologie élevée établissent magnifiquement la doctrine. Quel est leur retentissement ? Quel est le sens même de ces Congrès, dans la persuasion intime des fidèles ? Ceux-ci ne pensent pas autrement quand ils acclament le triomphe solennel de l'Hostie, que, lorsqu'ils se prosternent devant le Tabernacle de leur église ou reçoivent la Sainte Communion avec toute leur foi et tout leur cœur : ils rendent hommage « à l'Hôte divin de la prison d'amour ». Avec toute leur foi, qu'ils se trouvent ensemble ou qu'ils soient seuls, ils lui offrent le tribut d'une dévotion qui reste individualiste. De leur adoration de Jésus-Eucharistie, l'idée du Saint Sacrifice est absente (1). D'ailleurs, combien d'entre eux ne pensent-ils point, de la messe, qu'elle est « cet acte auguste du pouvoir sacerdotal, accompli *pour* faire le Saint-Sacrement et obtenir la Sainte-Réserve » ?... Ostensions, adorations, communions et actions de grâces, c'est

(1) Il n'en est pas moins vrai que cette idée réintègre bien des âmes aujourd'hui, s'il se peut dire, par un détour. La pensée de s'unir d'intention aux messes qui se célèbrent à toute heure est très répandue — elle est même très chère à bon nombre d'associations pieuses. La *Croisade eucharistique*, dont le succès grandit chaque jour, la fait sienne, et nous savons que l'*Apostolat de la prière* distribue aux « croisés » de France une image qui la leur rappelle en leur mettant sous les yeux « le cadran du sacrifice ». L'idée est éminemment liturgique, sa présentation demeure trop abstraite et ne dégage pas assez les âmes des tendances individualistes de la piété moderne. Le moyen le plus sûr de rendre familière l'idée du sacrifice, c'est de rendre familier l'usage du missel. Dans son entraînante brochure : *Allons à la Messe* (Apostolat de la prière) qui glose comme une homélie toutes les parties de la messe, le P. Martindale donne aux Scouts le même précieux conseil.

alors seulement que se produit pour eux « le cœur à cœur avec le Maître »; c'est alors qu'ils reçoivent sa visite ou la lui rendent, cette visite où l'on se livre dans une prière solitaire « quelque peu teintée de mélancolie », et dont on peut tout attendre, car elle est tout entière réservée à chacun.

Il ne viendrait, certes, à l'esprit de personne que ce désir d'intimité fût moins louable, ni que les élans de notre piété eucharistique moderne fûssent moins beaux et les hommages publics à la sainte Hostie d'une opportunité moins flagrante. Ce n'est pas après les magnifiques solennités connues de tous que l'on voudrait soutenir pareille idée. Ce que l'on veut mettre en évidence c'est un amoindrissement doctrinal. L'esprit de la liturgie ne se satisfait pas des équivoques. — Or, il y aura une équivoque tant que le peuple chrétien, très porté à s'hypnotiser sur la sainteté morale, la sainteté des œuvres, ne sera pas suffisamment éclairé de ceci que « la sainteté surnaturelle est une sainteté rituelle, communiquée et entretenue par les rites extérieurs et visibles de la liturgie ». Qu'on lui apprenne, qu'on lui explique « que l'existence de la communauté chrétienne est fondée sur la célébration du sacrifice eucharistique, renouvellement mystique de l'acte du Calvaire, cause initiale du salut dont la liturgie sacrificielle nous applique les fruits (1) ». Alors, il faut le redire, la paroisse sera transformée.

§IV. Mais une antinomie ne s'affirme-t-elle pas, à mesure que notre conclusion se dégage? Nous voulons orienter les fidèles vers la source indispensable de l'esprit chrétien — nous voulons les rendre au pouvoir de la messe dont ils semblent s'être éloignés — nous voulons, dans ce but, *rapprocher d'eux la liturgie en même temps qu'ils reviennent à elle*. Ne voyons-nous pas un obtacle qui se

(1) Dom Laporta, *op. cit.* — Cf. aussi l'excellent *Cours de liturgie* de Dom Coelho publié par Dom G. Lefebvre, *B. P. L.*, 1929. Le ch. XVIII surtout, qui enseigne clairement cette doctrine.

dresse devant nous? La liturgie, surtout celle de la messe, reste fermée au peuple à cause de sa langue.

Si la langue liturgique est ignorée, comment pénétrer les formules saintes, comment s'intéresser même à la liturgie, d'autant plus mystérieuse pour le peuple qu'elle est plus variée et plus riche? Où trouver un truchement? Une introduction modérée, lente, prudente, de la langue vulgaire, ne favoriserait-elle pas au contraire une participation active à la messe?

Donner quelque réponse à cette interrogation délicate, nous n'y aurions pas songé, s'il ne nous semblait utile, important même, de faire connaître les principaux arguments qui ont été publiquement exposés ces temps derniers en faveur d'une initiative hardie ou contre elle (1). Il ne s'agissait, on le devine, que d'un échange de vues et non d'une controverse. Le jour où, du domaine spéculatif, on descendrait dans celui des expériences pratiques, tout le monde laisserait à l'Église l'entière liberté de ses décisions et elle ne trouverait pas d'opposants.

Ce qu'il est loisible d'observer, tout d'abord, c'est que l'intérêt avec lequel beaucoup de fidèles suivent leur messe, l'attention qu'ils mettent à en lire le texte, viennent de la facilité qu'ils ont de le lire en français. Les missels se sont tellement répandus que parce qu'ils traduisent et par là révèlent la liturgie. On ne peut nier ce fait, qui prouve à lui seul que la liturgie ne gagnerait pas, malgré ce qu'en ont pu dire autrefois de bons esprits, comme Joseph de Maistre, à rester mystérieuse et incomprise. Les plus simples gens, de nos jours, ont perdu le sens de

(1) D'abord posée devant un public restreint, la question a été depuis lors traitée avec complaisance par Dom de Voogt dans son petit livre déjà cité. Il est superflu de remarquer que l'auteur, loin de suivre les traces des Jansénistes, si vivement critiqués jadis par Dom Guéranger, s'exprime avec une prudence et une sérénité qui se donnent à ses réflexions que plus d'intérêt. Cf. aussi *Bulletin paroissial Liturgique*, 1929, p. 221-229 et 244-249, où l'on verra également les réactions des lecteurs.

cette révérence qui jadis suffisait à brider la curiosité. Ils veulent comprendre, ou ils s'ennuient. Et si l'Église maintient en usage, pour sa prière, une langue morte, ils voudraient au moins savoir pourquoi.

L'Église demeure cependant fidèle, à peu près exclusivement, aux langues mortes qu'elle a choisies. Elle en utilise sept, dont aucune n'est employée en dehors de la liturgie (1). Si elle a toléré de minimes exceptions à ses coutumes, elle n'a pas pour autant encouragé l'introduction d'une langue populaire. Benoît XV, par exemple, en 1920, donna aux Tchéco-Slovaques l'autorisation dont nous avons parlé — c'est-à-dire qu'il leur permit de *répéter en tchèque*, à la messe solennelle, l'Épître et l'Évangile préalablement chantés en latin. Dans quelques églises historiques, il autorisa l'emploi du vieux-slave à la messe du rit romain. Mais le vieux-slave est une langue morte. Il est vrai que cette langue fut adoptée dans la liturgie alors qu'elle était parlée. Cela ne fut d'ailleurs ni facile ni durable, puisque saint Cyrille et saint Méthode eurent, à la fin du IX^e^ siècle, les plus grandes peines à faire sanctionner par le pape Adrien les modalités de leur apostolat, et que saint Méthode se vit tôt après interdire la langue slave en liturgie, par le pape Étienne. Les Ruthènes ont pourtant obtenu le privilège de garder leur langue liturgique lorsqu'ils s'unirent à Rome au XVIII^e^ siècle. Depuis longtemps, toutefois, elle avait cessé de vivre,

(1) Ces langues sont le latin, le grec, le paléo-slave, l'arménien, le chaldéen, l'éthiopien et le copte. On sait que le grec en usage dans la liturgie byzantine est différent du grec classique et du grec moderne. De même le vieux slave, de même l'arménien. Le syrien moderne n'est pas le chaldéen; l'arabe remplace le copte, etc. Il faut donc remarquer avec D. de Voogt, que je résume ici, qu'aucun des peuples qui font partie de l'Église catholique, quel que soit leur rite, ne comprend sa langue liturgique. S'il est parfois toléré d'associer au latin, par exemple, une langue morte, toute demande de lui substituer une langue vivante a été écartée dans les temps modernes. Au XVI^e^ siècle le Missel chinois, au XVII^e^ l'arménien et le géorgien, au XIX^e^ le hongrois, sont écartés.

et Rome spécifia que l'emploi du russe, qu'ils avaient pris l'habitude d'associer au vieux-slave dans leurs prières, serait interdit (1). Peut-on appeler ces tolérances des exceptions à la règle? La seule exception de quelque portée a trait aux usages actuels des Coptes catholiques. Cette vénérable Église, qui a si peu de fidèles, utilise l'arabe moderne pour toutes les parties chantées de la messe. Nulle autre exception ne peut être mentionnée avec certitude.

La pratique de l'Église est donc évidente. Est-ce à dire que l'usage auquel elle se tient doit être considéré comme une opposition de principe à toute coutume différente? Il ne semble pas. Le Code n'a point modifié l'enseignement du Concile de Trente, et le « non expedit » qu'il laisse entendre n'a pas d'autre caractère que celui d'une mesure disciplinaire. Au temps des Protestants ou des Jansénistes, leurs attaques contre la langue morte venaient d'un principe faux et d'une volonté subversive : « liturgie et culte se ramènent principalement, pour les uns et pour les autres, à une tentative coordonnée d'enseignement et d'édification ». Par suite, il appartiendrait à la langue liturgique de « façonner le sentiment religieux ». Et derrière cette attribution disproportionnée qu'ils lui donnent, les Protestants cachaient « la négation du caractère sacrificatoire de la messe ». D'où la juste défiance que l'Église manifestait contre les langues vivantes défendues par de tels apôtres.

Mais les autres arguments mis en avant par les liturgistes pour expliquer cette répugnance ne paraissent pas dépasser le degré de probabilité de raisons de convenance proportionnées à l'attaque. Si la polémique a décuplé le zèle des avocats de la langue morte, elle leur a parfois enlevé la sérénité, parfois même le sens du ridicule. Prétendre avec Chateaubriand que « le vague de la

(1) En 1904, Baumstark notait (Die Messe im Morgenland, p. 62) que les Roumains unis de Hongrie et des Siebenburgen pouvaient depuis 1690 employer la langue vulgaire dans la liturgie.

prière en fait le charme... quand l'âme inquiète sait peu ce qu'elle désire », c'est faire flotter un romantisme morbide sous les voûtes de l'église. Déclarer, avec Thomassin, que le silence de ceux qui ne comprennent pas, les dispose à faire « un temps d'oraison mentale », c'est méconnaître la liturgie à un point qui n'est plus permis depuis longtemps. Autrement sérieux et complexe est l'argument tiré de *la sécurité* qu'une langue établie peut donner à la foi, à la discipline, à la dignité du culte. C'est en effet à cette idée transposée dans le domaine pratique que s'attachent ceux qui s'opposent résolument à l'emploi de la langue populaire (1).

Il leur faut bien convenir, sans doute, que l'unité de la foi ne postule pas l'uniformité, et que certaines adaptations à des exigences de temps ou de lieu peuvent mieux encore la sauvegarder. Mais, pour s'en tenir au latin, qui domine de beaucoup dans l'Église d'Occident, il est vrai que sa longue possession lui assure le respect et lui vaut une autorité particulière. En ses vieilles formules, l'orthodoxie peut se mirer à l'aise; et puis, même si on ne le comprend pas, on lui rend hommage comme à un vestige de chrétienté dont le rôle est de nous abstraire de toute compétition linguistique et de toute susceptibilité nationaliste.

Une langue vivante, on dira qu'elle aurait la souplesse voulue et pour rendre, sous le contrôle de l'Église, toutes les nuances de l'orthodoxie doctrinale, toutes les beautés artistiques, et pour évoluer au cours des âges avec la permission expresse de l'Église. Évidemment, l'Église pourrait surveiller de très près son évolution et faire, à l'heure propice, la mise au point officielle de ses formules (2).

(1) L'abbé P. Bayart, *Revue liturgique et monastique*, décembre 1930, se met à ce point de vue et oppose des arguments de bon sens qui, dans leur netteté, simplifient un peu la question, à l'argumentation nuancée de D. de Vooght.

(2) L'exactitude, la souplesse, l'élégance, dit-on, y trouveraient leur compte, mieux qu'avec le latin dont il n'y a plus d'intérêt à corriger les fautes. Mais, dans la pratique, réaliserait-on l'idéal?

Est-il sûr, néanmoins, que l'usage lui obéirait, qu'il ne la devancerait pas? Et comme, la langue vivante une fois adoptée, il faudrait, en Europe même, remplacer le latin par une bonne douzaine d'idiomes [et dix fois autant de patois], l'unité de la discipline, sinon celle de la foi, n'y courrait-elle aucun risque?

C'est un trop grand mot de dire que pareille mesure substituerait le particularisme au catholicisme. Et pourtant? Si l'on songe aux fonctionnaires qui sont envoyés d'office aux quatre coins d'un pays, aux émigrés, aux simples touristes, on est tenté de craindre qu'arrivant dans une église dont la langue même leur ferait sentir qu'il faut, avec Dieu aussi, abdiquer leur parler pour adopter bon gré mal gré celui des autres, ils n'en soient vexés et perdent confiance.

La langue populaire admise, il est donc assez vraisemblable que l'atmosphère changerait. Ce qu'on y gagnerait, nous l'imaginons sans peine, mais nous saisissons également qu'on y perdrait. L'intérêt pour les textes serait plus vif : soit! L'union au prêtre serait-elle plus intime, s'il est vrai que cette union devrait être réalisée par une langue aimée de tous, noble, digne, simple, adéquate en un mot et *indiscutable de l'aveu de tous*... Qui se flatterait d'obtenir, sous toutes les latitudes, une traduction parfaite, répondant bien au goût du jour et ne vieillissant pas trop vite?

On voit déjà l'à-peu-près qui menace. Trop facilement, peut-être, on en arriverait au ridicule, surtout s'il fallait adapter au chant les paroles des diverses langues. Et voilà que la question rebondit : que traduire? D'aucuns, avec une pointe d'ironie, ont objecté que les réponses de la messe, les parties chantées de l'Ordinaire, étaient trop connues de tous en latin pour être traduisibles. Donnons-leur raison. Ajoutons même que le peuple chrétien est fier de chanter du latin à l'église; il ne désire sûrement pas — en France, du moins, — chanter le *Gloria* ou le *Credo* dans sa langue. Mais c'est trop simplifier la

question que de la réduire par l'absurde. Les résultats obtenus en Autriche par le chanoine Parsch montrent que toute espèce de tentative n'est pas condamnée au ridicule et n'est pas forcément imprudente. Allier la force de la tradition et la souplesse de l'adaptation, tel pourrait être en ce domaine, ainsi qu'en tous les autres, le souci de l'Église. Il répugne à nos habitudes et même à nos idées (1), de supposer que, pour se rapprocher des fidèles, d'une manière plus aléatoire qu'il n'y paraît, elle abandonnerait sa vieille langue latine qu'elle-même a donnée aux Barbares dès le V^e^ siècle et gardée assez jalousement. Aurions-nous une égale répugnance à la voir unir en quelque mesure langue morte et langue vivante; garder la première pour les parties que le prêtre dit à voix basse et admettre la seconde pour celles qui sont indubitablement ordonnées, comme l'Épître et l'Évangile, à l'enseignement du peuple fidèle, ou qui sont, comme les Collectes, des prières destinées à formuler au jour le jour ses propres réactions liturgiques?

Il serait, on le devine, peu discret et peu sage de transformer en suggestions, ces questions à peine débattues. Les deux seules remarques à faire en terminant portent sur des tendances qu'illustrent quelques faits.

Tout prouve, d'une part, que la mentalité du peuple chrétien de notre siècle est bien différente de celle de nos pères. Il est en même temps beaucoup plus ignorant et beaucoup plus curieux, le chrétien du XX^e^ siècle, que ne l'était celui du temps de la Réforme. A celui-là, l'Église

(1) On dira : Par nos temps d'internationalisme où l'Église elle-même met ostensiblement sur le même rang ses enfants de toutes les races, n'est-il pas dur d'imposer le latin aux Chinois, aux Indiens? etc. — Mais, n'était-il pas autrement dur de l'imposer au VI^e^ siècle aux Wisigoths d'Espagne? On dira que les grands changements dont nous sommes témoins laissent entrevoir une subordination des races latines à d'autres. Si cela était probable, faudrait-il que l'Église le reconnaisse en se désolidarisant de ses attaches romaines?... Certains bouleversements que l'on peut envisager par hypothèse, on ne les admet point par anticipation.

devait une défense de sa foi. Aujourd'hui, le peuple a surtout besoin de l'apprendre et, dans sa tiédeur, de la sentir vivre. Les préoccupations et craintes de l'Église ne sont donc plus de celles que lui suscitaient jadis les protagonistes de la langue populaire (1). D'autre part, il faut observer qu'en matière de traductions, la tactique de l'Église a doucement évolué. On n'ignore pas que les versions complètes de la Bible en langue vulgaire ont difficilement conquis droit de cité. Quant au missel, la traduction en fut même interdite, et, il y a moins d'un siècle, on ne pouvait encore traduire littéralement l'Ordinaire de la messe.

Le temps a fait son œuvre, et l'Église avec lui. Il est sans doute plus utile de parer au présent que d'imaginer un avenir lointain. Et, pour le présent, ce qui est apparemment le plus désirable, c'est de répandre le missel traduit, c'est de faire connaître les divers commentaires du missel adaptés aux diverses catégories de fidèles (2), c'est surtout d'expliquer la messe aux paroissiens. Le Concile de Trente en fait aux prêtres un devoir. Comment ce devoir est-il rempli?

(1) Autre question d'utilité pratique, mais qui ne semble pas pouvoir être résolue rapidement : celle de la position du prêtre à l'autel. Doit-il célébrer face au peuple ou, comme presque partout de nos jours, en lui tournant le dos? Dans un fascicule de la revue flamande *Tijdschrift voor Liturgie* qui est tout entier consacré à cette intéressante question, les opinions opposées s'expriment tour à tour.

(2) Le *Liber Sacramentorum* du card. Schuster (Vromant) donne un commentaire historico-liturgique de tout le missel. *La liturgie de la messe* du Rme Dom de Puniet (Aubanel, 2e édit., 1930) explique liturgiquement l'ordinaire de la messe et le replace dans son cadre historique. R. Hanon de Louvet, *En marge du missel romain*, expose les raisons historiques qui ont fait élaborer, pièce par pièce, le Propre du Temps. Ouvrage bien recommandable, d'une vraie probité scientifique sous des dehors très simples. Avec piété, sans considérations vagues, il oriente liturgiquement la méditation de la messe. Cette méditation, les pages nouvelles de Dom Vandeur ont pour but de l'alimenter. *La Messe échelle de sainteté* (Beauchesne, 1931), c'est un faisceau d'élévations sur chaque phrase de l'Ordinaire, où l'on trouve une piété sereine qui fait songer à Haeften.

§ V. De quel cœur le rempliraient ceux qui n'aimeraient pas la liturgie? Ici, nous nous trouvons en face d'un souhait formel du Congrès d'Anvers : le prêtre doit prendre conscience tout autant de ce que la liturgie est pour lui, que de ce qu'il est pour elle. Dom Capelle, qui unit si bien les sollicitudes de l'apôtre aux nobles curiosités du savant, consacrait naguère aux prêtres et à la liturgie des pages toutes pleines de la plus vivifiante doctrine, sur lesquelles il est bon d'attirer l'attention du curé idéal à qui toutes ces notes sont destinées.

Le prêtre est dûment convaincu de son rôle de médiateur. Choisi par Dieu, il est dans toute sa vie l'homme de Dieu et ne travaille que pour Lui. Aux âmes que Dieu lui confie, il donne son activité sans partage; il cherche et il accueille tous leurs besoins. Sa flamme apostolique, il le sait, aura d'autant plus d'intensité que Dieu, sur sa demande, l'alimentera. Il prie et il se confie à sa messe qui est la source de toutes ses grâces, de la fécondité de son sacerdoce (1).

Absorbé par le divin « Commerce » dont parle la liturgie, il va, se distinguant des autres hommes, marqué d'un signe qu'ils n'ont pas. Cela fait-il que toute son œuvre reçoive impulsion, orientation et mesure de Dieu seul?

Le prêtre, homme de Dieu, est également *l'homme de l'Église*. Pas plus que les fidèles ne sont isolés et privés d'un cadre où leur sainteté s'élabore, pas davantage il n'est livré aux hasards d'une action sans contrôle. Dans cette vie sociale qu'est la vie chrétienne, il figure et il travaille au rang des officiers de la hiérarchie. Son appar-

(1) C'est dans cet esprit qu'a été conçu l'ouvrage de H. Martin, P. S. S., *La paternité spirituelle du prêtre* (Aubanel, 1931, Collection « La prière et la vie liturgiques »). Son titre ne laisserait pas deviner qu'il est fait de conférences sur le Pontifical. Composition un peu factice; mais, pour une retraite d'ordinands, il n'y a pas de préparation plus pieuse à la collation des ordres. En montant les degrés de la hiérarchie, à travers le détail de leurs fonctions, les futurs prêtres sont invités par la voix de l'Église à devenir des pères des âmes.

tenance à l'Église s'est affirmée dès le début de son ascension. Comment serait-il arrivé dans la phalange cléricale, si l'Église n'avait pas distingué en lui cette idonéité au sacerdoce dont elle exige des preuves visibles, des garanties peu sujettes aux illusions du subjectivisme. Sa vocation ainsi contrôlée, affirmée par les mandataires de l'Église, l'évêque lui a donné la consécration de l'appel canonique (1). Puis l'ordination, par les soins exclusifs de la liturgie, a fait de lui un coopérateur de son évêque. Il a un chef direct pour tout son ministère. Un chef, c'est trop peu dire : l'évêque ne saurait être simplement celui qui surveille ou celui qui administre; l'évêque est un père et un docteur, un sanctificateur et un pontife, et ce ministère épiscopal, le prêtre reçoit un domaine où il doit le prolonger.

Sa mission lui vient donc aussi de l'Église. Envoyé par elle et accrédité, il sera exactement dirigé et occupé par elle. Même occupé ! Le rôle essentiel, en effet, qu'il tient d'elle, il l'exerce pour son compte. Il prie au nom de l'Église, il sacrifie parce qu'il est son prêtre, et c'est enfin pour assurer sa vie qu'il dispense les mystères sanctificateurs. Il ne fait pas cela par initiative personnelle ou par zèle inspiré d'en haut, mais par ordre et par obéissance, tout uniment. S'il y a de sa part initiatives du moment, c'est dans le détail, c'est dans l'application à des œuvres qui, pour être bonnes et nécessaires, n'en sont pas moins secondaires pour son sacerdoce. « Rien n'est plus utile ni plus authentique », dans l'activité sacerdotale, que ce qui lui est prescrit par la liturgie, à savoir : offrir, baptiser, enseigner.

Cette activité, liturgique en ses moyens, le prêtre devra l'exercer dans *un esprit liturgique* s'il veut épouser franchement les intentions intimes de l'Église. Et cela lui

(1) Doctrine liturgique et profondément saine de la vocation sacerdotale, que le Rme Dom Capelle affirme à son tour dans la brochure *Prêtre et Liturgie* par laquelle il a inauguré en 1929 la collection « La liturgie catholique » (Louvain). Je m'attache à ces pages dans les lignes qui suivent.

composera une attitude ; une attitude sincère et logique, sûrement. Il sera d'abord celui qui croit à la liturgie. L'Église lui a mis entre les mains un bréviaire : il le priera en le récitant ; il l'aimera parce qu'il y sentira l'amour qu'a déployé l'Église pour le tisser de doctrine et de tradition, de vérité et de beauté ; il l'insérera dans sa vie (1). L'Église lui a confié le pouvoir de consacrer : il ne méconnaîtra pas sa messe ; c'est-à-dire que toute sa confiance et sa vénération iront au sacrifice divin, pour lui-même. Il joindra l'offrande de ses fidèles à celle du Christ ; il attendra en retour des fruits du sacrifice, la vie des autres âmes, comme de la sienne propre, la vie sacramentaire de sa portion du troupeau du Christ.

Il sera celui qui enseigne la doctrine liturgique. Dogme et morale seront exposés par lui en fonction de la vie chrétienne qui veut que les membres demeurent dans la vérité, parce qu'elle est le sol même où s'épanouit ce tronc dont ils sont les rameaux. Il montrera que nulle opposition n'existe entre la vie rituelle et cette vie active que les œuvres de zèle élargissent singulièrement dans le monde moderne. Toutes deux, mais selon un ordre, tendent à développer la vie divine dans le peuple chrétien.

Or, n'enseigne bien que celui qui comprend et qui vit soi-même ce qu'il est chargé de faire entrer dans la vie d'autrui. Pour convaincre ses fidèles, pour leur expliquer « avec cœur » tout ce qui découle de la doctrine du corps mystique, il faut, de toute évidence, que le prêtre traite en ministre convaincu toute la liturgie, et d'abord, qu'il la connaisse.

§ VI. Science liturgique et esprit liturgique s'appellent mutuellement. Non que l'on veuille faire de l'apôtre de

(1) Tout cela, sans compter des éclaircissements historiques du plus haut intérêt, en particulier sur les relations du « cursus bénédictin » et de l'usage antérieur de l'Église romaine, on le trouvera dans le *de Brevarii romanii liturgia*, de Mgr Callevaert (Beyaert, 1931). On mentionne sans retard ce volume tant désiré, afin que les prêtres ne tardent pas de se le procurer.

la liturgie un archéologue ou même un érudit ! Mais son enseignement supposera une certaine culture, qui lui permettra de rester, en matière historique ou symbolique, sobre et vrai. Cette relation entre la compétence personnelle du prêtre et son action persuasive — et, d'autre part, entre la formation lucide des fidèles en matière liturgique et l'élévation de leur niveau religieux — est si manifeste que, partout où le mouvement liturgique est vivant, on a fini par songer à faire une œuvre synthétique où la restauration souhaitée trouve ses armes. L'Allemagne avait préludé il y a quelques années en publiant *Die Betende Kirche*, la France vient de donner sa mesure, et si la littérature de l'apostolat liturgique y souffrait jusqu'à l'heure d'une grave lacune, *Liturgia* l'a bien comblée (1).

Entre ces deux ouvrages il serait à la fois tentant et assez vain de multiplier les comparaisons. L'un comme l'autre ils portent la marque très visible du génie d'une race, et le succès fait la preuve que la diversité de leurs méthodes répond de chaque côté à des exigences réelles. On pourrait peut-être noter, — mais simplifier à l'excès appauvrit et déforme, — que le gros livre de Maria Laach cherche à rendre, à des âmes qui avaient trop oublié la catholicité et la maternité de l'Église, le sentiment des beautés profondes et de la plénitude doctrinale de la liturgie — et l'encyclopédie populaire de l'abbé Aigrain, accumulant détails historiques, notes subsidiaires et explications de doctrine, se présente comme un arsenal des notions indispensables à ceux qui veulent bien connaître et bien comprendre la liturgie.

La connaître et la comprendre, ce sera bientôt l'aimer. Tandis que *Betende Kirche* entremêle ses descriptions

(1) *Liturgia*, encyclopédie populaire des connaissances religieuses, publiée sous la direction de l'abbé Aigrain (Paris, Bloud et Gay, 1930). Cet ouvrage de 1200 pages trouve le moyen de ne pas paraître si compact et si lourd que l'ouvrage allemand similaire.

détaillées de dissertations, d'élévations, de considérations sur le symbolisme et d'abondantes citations de textes extraits du rituel, *Liturgia*, délibérément, laisse de côté cette méthode. Qui aime la liturgie voudra la suivre et lira les textes où il faut. *Liturgia* n'est pas destiné à être porté à l'église, mais à vous dire tout ce qui vous permettra d'y aller dûment informé, ou bien à vous satisfaire lorsqu'une énigme liturgique vous aura intrigué, ou bien et surtout, à vous faire plus pleinement communier à l'Église de tous les siècles, en rattachant pour vous le présent au passé. *Liturgia*, qui a mis à contribution une pléiade de spécialistes et leur a demandé de se faire vos maîtres et de vulgariser avec clarté l'acquis des meilleures recherches, vous munit de science aisée. A vous d'en bénéficier sur place et de recevoir les sources de la vie chrétienne dans une âme mieux préparée. A vous d'empêcher ainsi toute exubérance de subjectivisme.

Pour loger dans le minimum de pages le maximum de notions, il fallait forger un plan qui fût surtout ingénieux. Les liturgistes Bénédictins en avaient adopté un qui ne manquait ni de logique ni de fermeté. Il se réduisait à quelques grandes lignes très nettes, que voici : 1° La Sainte Église. Histoire. Symbolisme. Parties constitutives de l'Église. — 2° Le sacerdoce. — 3° Le sacrifice. — 4° La journée sainte et l'année sainte. — 5° L'Église et les divers états de la vie... *Liturgia*, qui avait sans doute à compter avec le tempérament, la science et les idées de collaborateurs très divers, et qui prétendait aussi avoir un caractère plus « populaire » que *Betende Kirche*, a dû se contenter d'un plan souple et pratique, même s'il apparaissait factice par endroits et invitait à des redites. De fait, les redites ne manquent pas. Mais on ne fait pas grief à une mine de recéler plus de richesse que de variété. Qu'il y ait même, dans un tel livre, en sus des redites, quelques chapitres moins bien venus, soit — et ceci vaut pour la partie où sont exposés les principes — qu'il

y reste à préciser; soit — et ceci s'appliquerait à quelques points d'histoire — qu'il eût mieux valu élaguer, de ces quelques faiblesses on ne doit ni s'étonner ni trop se plaindre. La nature de cet ouvrage qui « vulgarise », et qui vulgarise en somme admirablement, veut qu'il affirme et ne discute pas. Chose curieuse : il ne semble pas, pour autant, que cette « encyclopédie populaire » puisse être appelée à la même fortune que l'ouvrage de Maria-Laach. Celui-ci visait moins à l'adaptation pratique et il s'est largement répandu. L'autre, plus chargé de matière, serait-il accessible au grand nombre? Dieu le veuille. En tous cas, il sera fort bien à sa place dans la bibliothèque de tout catholique cultivé, et, pour les prêtres, il sera indispensable, à partir même des premiers temps de leur cléricature.

Énumérer les quatre parties du volume, c'est faire entrevoir son énorme richesse. 1° *Principes généraux*. La liturgie et la théologie ; la liturgie et le droit ; la liturgie et la spiritualité. Une bonne définition de la liturgie eût ici permis d'approfondir davantage, et peut-être évité quelques surprises, ou un peu de flou. 2° *Personnes et choses*. Ici encore, la cohésion des parties a été obtenue de vive force. Sous le titre de « notions fondamentales », on y complète d'abord la première partie. Puis l'Église est considérée en elle-même, et dans tous ses éléments, et dans tout son mobilier, et dans tout ce qui sert au ministère de l'autel. A cette même partie s'agrègent, — après d'abondantes pages où l'archéologie, la construction et les rubriques ont témoigné tour à tour, — un chapitre sur « les textes liturgiques » ; puis « les livres liturgiques (1) » ; puis le cérémonial et enfin le chant. Tout cela comprend 500 pages, et l'on voit qu'il reste beaucoup à dire,

(1) Ne peut-on reprocher à l'auteur de ce chapitre trop rapide de n'avoir ni connu ni mentionné le t. I du *Pontifical romain* de Dom de Puniet (Desclée, de Brouwer), dont le 2e volume vient de paraître? Cet ouvrage est d'importance en un domaine trop peu exploré.

quoi qu'on ait tant dit ! La 3e partie examine « *les liturgies* et *les fonctions liturgiques* ». Comme de juste, une très grande place est faite à la liturgie romaine. Évidemment, en suivant tout le développement de son histoire, on rencontre beaucoup de choses déjà vues — mais le résumé de Dom Cabrol est si limpide qu'on le lit avec l'unique plaisir de se sentir hors de portée des discussions d'érudits. L'Année liturgique est ensuite fort soigneusement étudiée par D. Lefebvre, qui donne, à la suite des pages forcément rapides que la liturgie sacramentaire a exigées, un double et bien utile exposé des Sacramentaux, sous leur aspect dogmatique et liturgique.

C'est dans cette partie que toutes les autres liturgies trouvent leur place. La revue, même rapide, de ces rites dont plusieurs n'ont plus qu'un champ d'action très restreint — ambrosien, mozarabe — ; ou ne vivent plus — celtique, gallican — ; ou sont l'apanage de quelques ordres religieux (1), cet aperçu qui en retrace l'historique et la description, aura pour beaucoup de lecteurs l'attrait... de l'inconnu. Pas beaucoup plus connues, vraisemblablement, les liturgies orientales. Elles ont ici une excellente monographie où tout figure en raccourci (2).

La 4e partie est en un sens la plus neuve, elle est aussi la plus librement traitée et la plus suggestive. Elle s'intitule : *vie et esprit liturgiques*. Domaine de l'actualité pratique et des applications au jour le jour. En effet, ce qui est dit là de la liturgie dans la vie chrétienne journalière

(1) Plusieurs de ces monographies sont très succinctes. La bibliographie modeste de la *liturgie cistercienne* eût pu faire place à l'*Ancienne messe cistercienne* du P. Schneider, O. C. R. (Tilbourg, 1929). Pour la *liturgie franciscaine*, le P. Le Carou a résumé son étude remarquée sur l'*Office divin chez les Frères Mineurs au XIIIe siècle* (Lethielleux). La *liturgie bénédictine* aurait eu profit à utiliser les derniers travaux de Mgr Callewaert.

(2) R. Lesage, *La messe selon les rites orientaux* (Aubanel, 1930), met en regard ces liturgies et en montre ainsi, comme en une leçon de choses, l'unité substantielle.

rend le son de l'expérience, et ce qui est dit de l'éducation liturgique mérite d'être remarqué, d'être médité, d'être appliqué...

A l'issue de notre examen des diverses portions nationales du domaine de l'apostolat liturgique, nous avions noté que la France, pays d'initiatives et d'élans généreux, ne manquait point de zèle, mais d'union : ses efforts attendent peut-être une direction plus nette pour se coordonner et afficher des résultats qui impressionnent. Mais la France a souvent eu pour devise : Mieux vaut être que paraître. En terminant le gros volume (1) par ces chapitres d'ordre tout pratique et par les feuillets où un bel enthousiasme célèbre « le génie de la liturgie », on se prend à songer que, dans notre pays, la terre est de bonne qualité, la foi de bon aloi, le sens liturgique souvent très juste et même très affiné. Si les conditions de l'apostolat liturgique s'y appliquent dans leur cadre paroissial — et pourquoi *Liturgia* ne l'a-t-il pas dit assez ? — la restauration générale qui est si nécessaire finira par se réaliser.

Dom J. DE VATHAIRE.

(1) On n'aurait pas une idée complète de *Liturgia*, s'il n'était ajouté que plusieurs tables en rendent le maniement facile, que d'assez nombreuses illustrations éclairent les chapitres historiques et enfin qu'un lexique des liturgistes — œuvre personnelle de l'abbé Aigrain — remplace de façon originale et même avantageusement un résumé de l'histoire générale de la liturgie.

Le VII[e] Congrès National du recrutement sacerdotal

C'est à Paray-le-Monial qu'il eut lieu cette année, à la fi
du mois d'août. Il dura quatre jours. Quatre jours bie
remplis, qui passèrent vite.

La dignité, le renom, la compétence, le nombre des per
sonnages invités à prendre un rôle actif à ce Congrès ; l
qualité des choses dites, l'élévation des points de vue, l'am
pleur et l'efficacité immédiate des préoccupations ; la foul
des assistants, prêtres ou laïcs, montrent quel vif intérêt
suscité en France le problème des vocations ecclésiastique
Mais si les consciences catholiques en sont arrivées là, réso
lues et en masse, c'est grâce à l'activité et à l'organisatio
des prêtres à l'âme haute qui, en chaque diocèse, présiden
ou concourent à l'œuvre du Recrutement Sacerdotal. C'es
reconnaissons-le à la louange des organisateurs de ce Con
grès aussi bien que des prédicateurs ou orateurs, que de
prêtres et fidèles présents, grâce au renouveau de vie spiri
tuelle, de vie surnaturelle chez tous. Telle est, croyons-nou
la raison majeure du succès d'un congrès aussi spécialis
Manifestement, il procéda d'une vie intérieure vraie, d'un
piété profonde, d'un amour intense pour la Personne d
Notre-Seigneur, le Prêtre de notre Confession. C'est la notio
du Sacerdoce catholique qui fut mise en relief avec tou
son importance salutaire et son éternelle beauté. C'est
vitalité sacerdotale catholique, avec sa complexité de devoir
de labeurs, de difficultés et de joies, d'humiliations et d'ho
norabilités, qui s'est exprimée d'un bout à l'autre du Con
grès, pendant les journées qu'il comprit et dont voici le pr
gramme :

Journée des Enfants de chœur et de la Croisade Euchari
tique (Jeudi 27 août). — Journée des Prêtres et des Sémin
ristes (Vendredi 28). — Journée des Dames et des Jeun
Filles (Samedi 29). — Journée nationale de prière au Cœu
de Jésus-Prêtre, avec meetings d'Hommes et de Jeunes Ge
(Dimanche 30).

La vocation au sacerdoce vient, de régime ordinaire, apr

une éducation chrétienne suivie. Elle a des éveils, des aurores, dans le cœur de l'enfant pieux; elle demande à y être aidée par la fréquentation précoce de l'église et de l'autel, par la fréquentation en esprit de ce pour quoi on bâtit des églises et y érige les autels : le Saint Sacrifice, l'Eucharistie, le Fils de Dieu Lui-même, Jésus qui appelle ses prêtres. Il convenait donc bien qu'il y eût, pour commencer le Congrès, une journée consacrée à ceux en qui la vocation commence : les enfants de chœur et les petits Croisés. Les deux orateurs de la journée surent admirablement parler aux petits. Avec une connaissance de leur cœur qui dénote une véritable spécialité en cet art difficile. Il n'y a pas de prêtre qui ne fut ému de la manière directe, charmante et pieuse dont Mgr Dubourg et le R. P. Parra, S. J., parlèrent aux enfants du service de l'autel et de l'union à Jésus-Hostie, puis firent appel à leur conscience touchant la vocation au sacerdoce « par laquelle on n'est plus seulement près de Jésus ou avec Lui, mais comme Lui et un autre Lui-même ».

Toutefois, c'est la mère qui, au foyer, va discerner, favoriser, éduquer chez l'enfant sa piété, son goût de l'autel, sa vocation. Elle-même a besoin d'être rappelée à l'ordre sur ce point; d'être éduquée aussi, en face de l'action divine en l'âme de son fils. Il était normal donc que l'on consacrât une journée aux mères de prêtres. Le troisième jour fut le leur. Mlle de Châteaurocher, de la Ligue Patriotique des Françaises, rappela ce que les Organisations féminines peuvent faire pour tenir la femme, la mère chrétienne au niveau de son devoir en ce qui concerne le Recrutement Sacerdotal : favoriser les réunions spécialement destinées à promouvoir ce recrutement; leur apporter le bénéfice de leurs propres organisations et moyens de propagande; multiplier les publications capables de former la conscience des jeunes filles et des mères; réunir des ressources pour aider le prêtre à vivre honorablement et célébrer dignement; assister le prêtre, le doubler dans les devoirs paroissiaux secondaires comme patronages, catéchismes, et toutes œuvres d'éducation chrétienne, surtout des enfants dans le culte et le service de l'autel. On l'applaudit chaudement quand elle nous dit comment, en un diocèse, l'intervention de la Ligue fit passer le denier du culte de moins de 2000 francs à plus de 22.000, et nous rapporta cette prière de deux jeunes époux à leur messe de mariage : « Soyez béni, mon Dieu, si vous daignez réjouir

notre foyer par de nombreux berceaux. Soyez béni plus encore si vous vouliez nous faire père et mère de prêtre. »

Le Chanoine Lieutier, de Paris, nous lut le rapport de M. le Chanoine Rivière, curé de Saint-Thomas-d'Aquin, spécialiste de la question, retenu à Paris. « La première place parmi les mères chrétiennes, revient à la mère du prêtre la plus semblable à Marie. Elle doit être toujours mère et son fils, comme prêtre, toujours fils. Elle doit s'intéresser à la vie sacerdotale de son fils et aimer d'assister à sa messe, se soucier d'entretenir en lui, avec l'ardeur de la foi, la flamme de la charité. » La paraphrase de la salutation angélique fut particulièrement émouvante : « Je vous salue mère de prêtre, si pareille à Marie, pleine de grâce, la Mère de l'unique Prêtre..., vous avez été bénie entre beaucoup de femmes, car le fruit de votre sein est béni. »

Enfin M. le Chanoine Cornette, avec une ardeur devant laquelle tous s'inclinèrent, nous parla « du souffle de chevalerie qui passe sur nos jeunes filles de France », et nous suggéra, en vue du recrutement sacerdotal, une méthode d'éducation des caractères par les exemples des martyrs et des saints, des grands hommes de l'Ancien Testament et de l'Histoire de l'Église, et des chrétiens d'aujourd'hui.

Mais venons-en aux quatre rapports magistraux qui furent la pièce importante de la plus importante journée, celle des prêtres et des séminaristes. Ils aideront beaucoup au progrès du recrutement sacerdotal, car ils furent précis et on les écouta avec soin.

M. le Chanoine Lagrange, Supérieur du Séminaire de Fontgombaud (Allier), nous fournit le résultat de son enquête en 52 diocèses de France, 80 réponses, véritable « examen de conscience du clergé paroissial ». Les curés, nous dit-il, ont d'office entre les mains les petits enfants destinés au sacerdoce, et doivent auprès d'eux fournir un effort parallèle à celui du séminaire. Pour cela, avoir une doctrine du recrutement pour la recherche, la culture et la conservation des vocations. Se soumettre d'abord aux conditions d'admission au séminaire, discerner la vocation d'avec le désir intéressé de certains parents. Ne pas attendre que l'enfant parle, ne pas craindre sa crainte de parler. Bien des vocations ne furent tardives que parce qu'on avait passé à côté de vocations normales. Donc organiser des retraites d'enfants au séminaire, et, dans certaines visites aux écoles libres de

s'annoncent des vocations, s'aider du Supérieur du séminaire plus qualifié, lui, pour parler et discerner. Une fois déclarée la vocation, et l'enfant au séminaire, le suivre, lui écrire, venir le voir, lui inculquer le goût de l'étude, le culte du séminaire, le désir du sacerdoce, la vie intérieure. Et quand le jeune séminariste revient dans la paroisse pour les vacances, lui composer à la cure une atmosphère appropriée à son nouvel état : le recevoir souvent, le faire travailler, l'envoyer avec un vicaire auprès des malades, exiger qu'il assiste aux offices paroissiaux, le faire vivre près de l'autel, surveiller ses fréquentations, le traiter avec cœur, « être pour lui un éducateur et non un simple marqueur de points noirs », organiser des retraites de vacances pour entretenir la vie surnaturelle.

La deuxième étude : *Les Séminaristes recruteurs des Séminaires*, fut présentée par M. l'abbé Gegout, Directeur de l'Œuvre des vocations, de Nancy. Les séminaristes, comme recruteurs, ont un devoir collectif et des devoirs personnels. Collectivement, ils agissent par le Séminaire constitué, qui doit être une réalité importante et en honneur auprès des familles catholiques du diocèse. Sans faire concurrence à la paroisse, il faut que le séminaire soit un lieu de rendez-vous pour l'éclosion et l'éducation des vocations, surtout les jours de fête et d'ordinations de manière à faire aimer de vivre au séminaire. De temps à autre les séminaristes seront envoyés dans certaines paroisses moins favorisées, pour y chanter des messes et donner aux enfants et parents un exemple de piété liturgique... Individuellement, le séminariste, « initiale du prêtre », doit prêcher par l'exemple, car le sien est parfois plus accessible que celui du prêtre à ceux qui ont une vocation à peine éveillée ; — par le bon exemple, car le séminariste est plus vertueux que les autres enfants ; — par l'exemple de son bonheur qui est un bonheur de toute la vie. Il doit prêcher par son dévouement, à travers les œuvres qui demandent son concours. Dans la conservation et la culture des vocations, on a remarqué souvent qu'un séminariste a des arguments de vie et de cœur fraternel, qu'un supérieur n'a pas, pour parler à un camarade défaillant. M. l'abbé Gegout fut admirablement fervent lorsque, sur la fin de son rapport, il nous dit comment former l'âme et le cœur de nos séminaristes : « les persuader que le règne de Dieu est la chose la plus importante,

que le péché est le pire malheur, que la grâce est la plus belle vie; leur inculquer, par la lecture de l'Évangile et la méditation de la Passion, l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, par là, l'amour des âmes ».

Dans l'après-midi de ce 28 août, le premier rapport lu fut celui de Mgr Lavallée, Recteur des Facultés catholiques de Lyon. Apparemment, il était difficile de répondre à la question posée : *Comment mettre en valeur le sacerdoce dans l'étude même du programme classique? Quelles œuvres signaler et approfondir?* Il fallait la compétente sagacité du rapporteur pour le faire avec tant d'aisance. Et ses auditeurs lui surent gré d'avoir donné une direction à leurs études personnelles en la matière ou à leur enseignement. Le programme classique contient des pages sur le sacerdoce, par exemple la querelle des auteurs païens et chrétiens, mais c'est surtout l'histoire qui met en valeur le sacerdoce à travers les siècles. L'humanisme lui-même ne peut être chose inutile, qui fasse abstraction de l'humanité, de son niveau moral, donc de l'œuvre du sacerdoce. Tout ce qui élargit la portée de l'action du sacerdoce intéresse. Il semblerait à certains qu'il n'y ait que l'histoire moderne. Mais saint Augustin et saint Jean Chrysostome sont à inclure dans le programme. Puis, indirectement, il y a des perspectives ouvertes sur la vérité, la morale, la civilisation chrétiennes, et là où il y a œuvre chrétienne, il y a certainement œuvre sacerdotale. On peut dire que l'histoire fait l'éloge du sacerdoce catholique.

Enfin, pour terminer ces séances d'étude qui firent la journée très chargée, car il y avait encore à entendre à la basilique le chaleureux et fort surnaturel sermon du R. P. Bellouard, O. P., sur le Cœur de Jésus et le cœur du prêtre, — et pour éviter qu'elle fût laborieuse, il nous fut accordé d'écouter le suggestif et très pratique rapport de M. le Chanoine Mury sur *la manière d'intéresser les élèves des Collèges libres, des Lycées et Écoles au mouvement du Recrutement Sacerdotal et aux Œuvres Diocésaines des Vocations*. C'est merveille que tout ce qui s'y fait dans ce sens, et c'est une fortune que d'entendre l'exposer un conférencier si vivant, et si expérimenté en la matière, — car M. le Chanoine Mury est ancien aumônier de lycée — et d'une âme si surnaturelle, si pleinement bonne et dévouée! Pour expliquer les cas de vocations en ces différents milieux, les faits, le rapporteur nous dit cette seule phrase qui le dépeint : « Comment s'y prendre?...

Mais en étant tout simplement prêtre auprès des élèves des milieux les plus divers où sommeillent les germes de vocations sacerdotales. »

Être tout simplement prêtre ! c'est bien le mot qui résume les enseignements de tous ces rapports et de tous les sermons si vibrants, qu'ils fussent simples, savants ou oratoires, entendus en ces jours heureux, soit au Dôme, soit en la basilique. C'est ce que nous autres prêtres nous avions besoin qu'on nous dît et redît tout simplement. C'est ce qu'on nous fit lucidement comprendre et ardemment aimer pendant tous ce VII[e] Congrès. C'est ce qu'on nous montra qu'étaient, sans ostentation, ceux qui y prirent une part active et que nous ne pouvons tous mentionner ici, mais que nous remercions de toute notre âme et de tout notre cœur ; ce que nous n'oublierons pas, grâce à eux, quand nous penserons désormais à Paray-le-Monial. Car nous y avons vu et entendu de vrais prêtres, surnaturels et fervents, ardents, zélés, effacés, immolés à la tâche ; intelligents aussi, et bien ajustés aux besoins spirituels comme aux ressources morales de leur temps. Un fait significatif, prestigieux, est qu'on puisse aujourd'hui parler, avec tant de flamme et de netteté, du culte de l'Eucharistie, de la communion, de l'amour de Notre-Seigneur, de son Sacerdoce, de ses autels, et du trop petit nombre de ses prêtres ; qu'on puisse faire appel comme le R. P. Doncœur et M. l'abbé Bordet à leurs Jocistes, l'après-midi du dernier jour, en faveur du sacrifice personnel, du dévouement à promouvoir l'esprit chrétien dans les masses ouvrières, et leur faire désirer, pour y agir plus efficacement, la vocation sacerdotale, l'épier en leurs âmes et s'y soumettre avec fierté si elle se montre.

L'impression finale est qu'une Église qui inspire à ses prêtres une parole aussi libre et aussi forte est en pleine vitalité. Qu'un sacerdoce qui peut se donner de tels recruteurs, un seul jour de sa vie, est immortel. La très aimante bénédiction que le Saint-Père daigna nous envoyer dans un message de son cœur confirma notre assurance. Et béni soit à jamais le Cœur de Jésus qui inspira à l'épiscopat français de convoquer chez lui, à Paray-le-Monial, son Sanctuaire, ce septième Congrès du Recrutement Sacerdotal.

Paris, 3 septembre 1931.

Fr. M.-D. Nasse, O. P.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

I. — Auteurs anciens

Louis-François d'Argentan, capucin. *Les Grandeurs de Dieu. — Les Grandeurs de Jésus-Christ. — Les Grandeurs de Marie.* — Abrégé textuel et méthodique adapté au temps présent par l'abbé L. Jaud. — Toulouse, Les Voix Franciscaines (32, rue des Potiers), 1929-1931; 3 vol. in-12 de 374, 442 et 359 pp., 12, 15 et 12 fr.

L'abbé J. donne en ces trois volumes un abrégé des neuf volumes de *Conférences* publiées par le P. d'Arg. de 1672 à 1680. Il en a respecté le texte autant que possible « mais avec les retouches et liaisons nécessaires »; il en a supprimé en particulier la forme dialoguée. L'œuvre devient ainsi beaucoup plus abordable. On connaît ses qualités : très sérieuse de fond, de forme simple, vivante et pieuse, elle vise non seulement à instruire mais à entraîner à la pratique des vertus et à la vie intérieure. Les exposés dogmatiques, généralement solides et pleins, sont parfois accompagnés de descriptions naïves de la nature ; ils se terminent par des exhortations morales que gâte un peu la multitude des exclamations et des interjections.

Le tome premier (le meilleur) parle de l'Être de Dieu, de son Unité, de la Sainte Trinité, des Perfections Divines, de la Vie de Dieu que nous devons vivre. Le tome deuxième expose les Grandeurs de Jésus-Christ de l'Incarnation à l'Ascension; la partie apologétique en a vieilli. Le tome troisième retrace les Grandeurs de la Sainte Vierge à partir de sa prédestination.

II. — Auteurs actuels

Ouvrages d'ensemble

L.-H. Petitot, O. P. *La Doctrine ascétique et mystique intégrale.* — Paris, Labergerie, 1930; 2 vol. in-8° écu de 186 et 216 pp., les deux 25 fr.

A lire ces deux recueils de conférences, on se félicite de voir livrés au grand public des enseignements qui, à l'origine, furent destinés à un auditoire plus restreint. La rédaction sans apprêts et volontairement familière de ces pages oratoires n'en peut voiler la haute valeur religieuse. Le P. P. y montre comment la vie chrétienne parfaite peut être intégrale, c'est-à-dire unir dans une synthèse harmonieuse toutes les richesses de la nature et de la grâce; mais comment aussi, avant de pouvoir jouir à la fois de Dieu et de toutes choses en Dieu, nous devons reconquérir la parfaite domination de nos puissances. Son exposé, fruit d'une longue et pénétrante méditation de saint Thomas, de sainte Thérèse de Jésus, de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous en livre, sous une forme simple et alerte, la doctrine substantielle, lumineuse, vraie.

Le premier volume est consacré aux principes de la vie ascétique et mystique; le second étudie les renoncements nécessaires à qui prétend atteindre à la vie parfaite intégrale. Il est difficile de dire toute la richesse de ces analyses.

Deux regrets : le chapitre sur les dons du Saint-Esprit semble parfois réduire outre mesure le rôle des vertus morales, et ne distingue pas assez nettement les charismes et les dons proprement dits; les chapitres sur les *Nuits* mêlent un peu purifications passives et mortifications actives, vie parfaite et vie chrétienne ordinaire.

Conférences apologétiques

Abbé Thellier de Poncheville. *A la recherche d'une belle vie. Causeries données à Radio-Paris (Carême 1931).* — Paris, Bloud et Gay, 1931; in-16, 192 pp., 12 fr.

Un désir intense de belle vie tourmente toutes nos âmes.

Jésus-Christ seul nous apporte ce bonheur : la vie chrétienne nous rend semblables à Dieu, réalise la fraternité entre les hommes, se termine en apothéose éternelle. C'est ainsi que l'abbé Th. présente le catholicisme, de façon émouvante et très humaine en même temps que très vraie. Il le fait avec l'éloquence simple et prenante qui jaillit de son cœur d'apôtre.

Louis Capéran, Directeur au Grand Séminaire de Toulouse. *La bonne nouvelle. Conférences religieuses à Radio-Toulouse* (1930). — Paris, Bloud et Gay, 1931; in-16, 200 pp., 12 fr.

En quatorze causeries, M. C. expose les grandes vérités du catholicisme (Paternité de Dieu, Rédemption, etc.) et certains sujets religieux d'actualité (communion fréquente, questions sociales, Action catholique, missions). Exposé sommaire vivifié par le vouloir constant du conférencier d'atteindre tous les auditeurs, croyants et incroyants, de sa paroisse sans-filiste.

Mgr Moïse Cagnac. *Les Béatitudes.* — Paris, de Gigord, 1931; petit in-16, 217 pp., 5 fr.

Huit sermons, s'adressant au grand public chrétien, sur la portée morale, individuelle et sociale, des Béatitudes. Forme un peu recherchée; développements parfois faciles.

Dieu

Abbé Démurger. *Dieu et ses infinies perfections.* — Marseille, Éditions Publiroc, 1930; in-8°, XIII-391 pp., 15 fr.

Nouvelle édition de l'ouvrage paru en 1926.

A propos de chaque perfection divine ou bienfait de Dieu, l'auteur donne une courte explication doctrinale, puis énumère des textes de l'Écriture et des Saints ou écrivains spirituels (Bossuet, saint François de Sales, l'abbé Sauvé, Faber, etc.). Certaines de ces énumérations sont monotones, d'autres sont frappantes; l'ensemble, très simple et empreint d'une piété profonde, fait mieux connaître et aimer Dieu.

P. M. Garénaux, C. SS. R. *Le Temple de Dieu.* — Marseille, Éditions Publiroc, 1930; in-16, 85 pp.

Le *Temple de Dieu*, c'est l'univers, l'âme humaine, le communiant et le tabernacle, la Sainte Vierge, le Cœur de Jésus, le Ciel enfin. Le P. M. G. propose ainsi à la réflexion une série de hautes pensées, très propres à faciliter l'exercice de la présence de Dieu. Il les éclaire de nombreuses citations de la Sainte Écriture.

Henri Rondel, S. J. *Dieu notre Père. Réalité de notre filiation divine. Nos droits et nos devoirs d'enfants de Dieu.* — Lyon, Vitte, 1931; in-12, 270 pp., 12 fr.

Le P. R. traite ici un des sujets fondamentaux de notre vie spirituelle. Son exposé, un peu morcelé, mais clair et précis, fournira un point de départ très suggestif aux méditations des fidèles sur cet incomparable privilège de leur filiation divine.

Vertus et Dons

Henri Rondel, S. J. *La vie de foi.* — Paris, Lethielleux, 1931; in-8° couronne, 366 pp., 18 fr.

En cet ouvrage, divisé en sept livres, subdivisé en nombreux — un peu trop nombreux — chapitres, le P. R. décrit la vie de foi, c'est-à-dire la vie qu'éclairent et pénètrent les maximes de l'Évangile. Il en dit la nature, les progrès, la fécondité, les consolations et les épreuves; il indique le travail nécessaire à l'âme pour la développer, et la façon de bien recevoir les inspirations de la grâce. Synthèse tout orientée vers la pratique, de doctrine nette et forte, de forme brève et incisive.

Paul de Jaegher, S. J. *Confiance. Méditations.* — Louvain, Museum Lessianum, 1931; 2 vol. in-12 de 305-315 pp., 30 fr.

Livre bienfaisant et tonique qui exprime avec simplicité et chaleur une belle, juste et haute doctrine, trop oubliée en pratique. L'auteur précise la nature de la vraie confiance

surnaturelle, épanouissement et fruit de l'espérance, confiance dont sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fut une grande héroïne. Il marque la valeur d'amour de cette confiance. Il en découvre les raisons objectives profondes, tirées non de nous mais de Jésus-Christ, de notre union avec lui, des perfections divines elles-mêmes. Comme cette confiance est particulièrement difficile à pratiquer au milieu des désolations, des tentations, des impuissances, ou après des fautes, il montre comment elle peut et doit, à ces moments mêmes, grandir et se purifier. Ainsi réussit-il à rendre pleinement convaincante la parole de la Sainte : « On obtient du Bon Dieu tout autant qu'on en espère. »

A ces éloges nous ferons quelques réserves : la composition du livre est un peu lâche, les mêmes idées sont trop fréquemment répétées; il eût été intéressant de signaler les rapports de la confiance avec la vertu de religion et le don de piété filiale; on eût aimé un exposé plus clair de la nature de la confiance en Jésus-Christ dans l'Évangile (t. I, p. 90) et des rapports entre la Pureté de Dieu et son Amour Infini (t. I, p. 245); quelques expressions sont malheureuses (nous *affectionner envers* elle, Jésus notre divin *suffisant*, s'étonner de *notre* impuissance).

D. Jérôme Picart, O. S. B. *La Voie Royale. Tout au Divin Amour.* Troisième édition, considérablement augmentée. — Abbaye de Maredsous, et Paris, Librairie Saint-François, 1931; in-12, 240 pp., 10 fr.

Dom P. a écrit cet ouvrage pour le grand public. En dix-sept chapitres « dont chacun forme autant que possible un tout complet », il étudie les divers aspects de la charité (nature, origine, mission, terme, etc.), mettant bien en relief sa valeur fondamentale dans la vie chrétienne. En ce livre tout est mouvement, mouvement entraînant et parfois un peu haletant d'une âme ardente.

P. Xavier, O. F. M. *Les vertus chrétiennes selon sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* Deuxième édition. — Paris, Librairie Saint-François, 1931; in-12, 234 pp., 12 fr.

Méditations pratiques, un peu banales, sur certaines paroles de la Sainte; demeurent dans son esprit, mais sans y entrer profondément.

A.-M. Libert, O. P. *L'Esprit du Christ en nous.* — Liége, La Pensée Catholique, 1929; in-12, 206 pp., 12 fr.

Ces intéressantes conférences, toutes nourries de la doctrine de saint Thomas, ont été données plusieurs fois au cours de retraites, d'octaves et de neuvaines. Elles décrivent l'influence des dons du Saint-Esprit dans notre vie morale, sous une forme un peu trop oratoire mais concrète et vivante.

Abbé Paul Thône. *Vers une vie réparatrice.* Tome troisième. *L'esprit de la réparation.* — Lille, Imprimerie de l'Évêché, 1931; in-18, VI-212 pp., 7 fr. 50.

M. l'abbé Th. avait déjà exposé, en deux petits livres, les Motifs et les Moyens de réparer. Ce troisième volume montre que l'esprit de réparation chez le Christ était un esprit de sacrifice et d'amour, et que, pour y avoir part, nous devons porter notre croix et aimer effectivement notre prochain.

Rien de banal en ces pages, denses, vivantes et vigoureuses. De nombreuses citations, bien choisies et bien faites, éclairent la doctrine. Cependant l'auteur n'a pas rattaché assez étroitement l'esprit de sacrifice et la charité pour le prochain à leur source commune, l'amour de Dieu.

Sac. G. M. D. « *Fiat voluntas tua!* » — Milan, Pontificio Istituto Missioni Estere, 1931; in-12, 224 pp., 5 lires.

L'auteur propose aux âmes désireuses de perfection un acte d'oblation à la puissante et amoureuse volonté divine de Jésus-Christ. Il en explique les termes, et le développe ensuite en trente-trois méditations doctrinales. De composition un peu subtile, ce livre contient une doctrine substantielle, saine et forte, présentée sous une forme austère mais agréable et simple.

Henri Renouard. *Effervescences de jeunesse.* Tome second. *Apaisement dans l'épreuve. Joies de l'âme.* — Chez l'auteur, Balaguier, par La Seyne-sur-Mer (Var), 1931; in-12, 458 pp., 8 fr.

Suite (d'août 1878 à février 1879), du Journal, assez romantique, d'un jeune télégraphiste à l'âme religieuse et élevée, mélancolique et inquiète, qui, après un chagrin d'a-

mour, pense au sacerdoce, et finalement se mariera. Document psychologique, dont on pourrait tirer un petit fascicule ayant valeur d'écrit spirituel.

Direction spirituelle

François Charmot, S. J. *L'âme de l'éducation. La direction spirituelle.* — Paris, Éditions Spes, 1930; in-12, 243 pp., 12 fr.

Le P. Ch. aborde ici la grave question de la formation chrétienne des jeunes gens dans les collèges religieux. Il met en relief l'importance de la direction spirituelle, indique les qualités du bon directeur, montre l'action qu'il doit exercer. Très bon ouvrage, judicieux et profondément surnaturel, dont la lecture rappellera aux éducateurs la beauté de leur tâche, les grands principes dont ils doivent s'inspirer, leur devoir de préparer des apôtres laïques pour l'Action catholique. Peut-être ne partageront-ils pas tous les préférences du P. Ch. pour le système du Directeur Spirituel unique dans les collèges.

Patrick J. Gearon, O. C. *Les âmes scrupuleuses consolées.* Ouvrage traduit de l'anglais par un Bénédictin de Farnborough. — Paris, Lethielleux, 1930; in-8° couronne, 150 pp., 8 fr.

Le P. J. G. précise la nature du scrupule, qu'il définit une « incapacité de voir les choses sous leur vrai jour », et indique les moyens psychologiques, religieux et physiologiques de le guérir. Excellent traité, simple, exact, tonique.

Vie religieuse

Chanoine Milet. *Étude sur la Vie Religieuse.* — La Chapelle-Montligeon (Orne), Imprimerie de Montligeon, 1930; in-32, x-183 pp., 5 fr.

Cet opuscule a pour but de venir en aide aux jeunes filles qui aspirent à la vie religieuse, en leur faisant connaître la perfection et les avantages de cette vie, la façon de s'y préparer dans le monde, la nature du postulat et du noviciat. En appendice se trouvent de brèves mais précises notices sur quarante et une Congrégations, spécialement de l'Ouest de

la France. — Ouvrage succinct, clair, judicieux, parfois un peu sommaire (sur les effets de la communion, par exemple).

Jésus-Christ

Ad. Tanquerey, P. S. S. *Pour les Élites.* — I. *Notre incorporation au Christ.* — II. *Notre participation à la vie divine.* — III. *Notre appartenance à Marie.* — IV. *Notre sacerdoce.* — V. *Notre messe.* — Paris, Desclée et Cie, 1931 ; 5 fascicules in-16 de 50 pp. environ ; chacun 2 fr. 50, réunis en un volume 10 fr. 50.

Série de tracts, destinés à la formation des élites laïques qui, dans les divers groupements catholiques, veulent travailler au salut de leurs frères et ont besoin pour cela d'une vie intérieure profonde. Chacun comprend un bel et clair exposé doctrinal d'une grande vérité chrétienne, et en dégage les conclusions pratiques. L'incorporation au Christ est traitée la première, « parce qu'elle est vraiment le centre de notre religion et de notre piété », et que notre devoir se résume en ceci : « faire grandir Jésus en nous et Le donner à nos frères ».

Ces suggestives brochures sont toutes nourries de saint Jean et de saint Paul, bien divisées, simplement écrites. La lecture, très fructueuse, en sera facile aux élites qu'elles visent, surtout si celles-ci possèdent déjà une certaine instruction religieuse.

E. Roupain, S. J. *Sur les pas de Jésus. Réflexions et Lectures.* Quatrième série. — Paris, Desclée et Cie, 1931; in-18, 808 pp., 13 fr.

Les vingt-cinq chapitres qui composent ce volume ont d'abord paru isolément dans le bulletin de pastorale *l'Interdiocésaine.* Ils portent sur des sujets très variés (la Force, l'apostolat, les Anges, la mort, le P. de la Colombière, etc.). Chacun d'eux comprend : 1°) une méditation qui se développe parfois en un véritable traité de Morale; 2°) l'analyse précise, avec larges citations, d'articles et d'ouvrages sur la question.

L'ensemble souffre un peu de la diversité des sujets et de l'entassement des matériaux. Sérieux, solide, dense, élevé, il s'adresse spécialement, mais pas exclusivement, aux prêtres.

Mgr A. Gonon, évêque de Moulins. *Cris du cœur au Sacré-Cœur.* Troisième édition, revue. — Paris, Lethielleux, 1930; in-8° couronne, XII-128 pp., 8 fr.

Mgr G. nous fait méditer sur les invocations les plus usitées en l'honneur du Sacré-Cœur, afin que, les ayant mieux comprises, nous les répétions souvent en oraisons jaculatoires, et entretenions ainsi en nous l'esprit d'oraison. Très bon livre, simple et fort, de doctrine solide, élevée et pratique, de style ferme et vivant.

Sainte Vierge

A. Vermeersch, S. J. *Méditations sur la Sainte Vierge, à l'usage du clergé et des fidèles.* Quatrième édition, revue et augmentée. — Bruges, Beyaert, 1930; 2 vol. in-12, XXX-413 et 246-165 pp.

Cet ouvrage comprend quatre séries de méditations composées selon la méthode de saint Ignace : 1°) pour les fêtes de la Sainte Vierge (avec une courte introduction sur l'origine et le sens de chacune d'elles); 2°) pour le mois de mai (la Sainte Vierge dans l'Évangile); 3°) pour les samedis (exposé méthodique des grâces, vertus et gloires de Marie); 4°) pour les fêtes mobiles qui tombent souvent en mai, en particulier la Pentecôte. Les conclusions morales sont précédées d'exposés doctrinaux solides. L'auteur a exclu de son livre les légendes et les fausses interprétations de l'Écriture.

Elle!... Notre Mère, Notre Modèle, par l'auteur de « Lui!... » qu'Il règne!... qu'Il nous sauve!... — Paris, Desclée et de Brouwer, 1930; in-12, 308 pp., 12 fr.

Mois de Marie dont chacun des trente et un chapitres comprend le récit d'un événement de la vie de la Sainte Vierge, une application pratique, une histoire, et une prière. Livre pieux et contenant de bonnes leçons morales, mais aussi des longueurs, des manques de critique et de goût.

Le Saulchoir.

fr. J. Périnelle, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne).